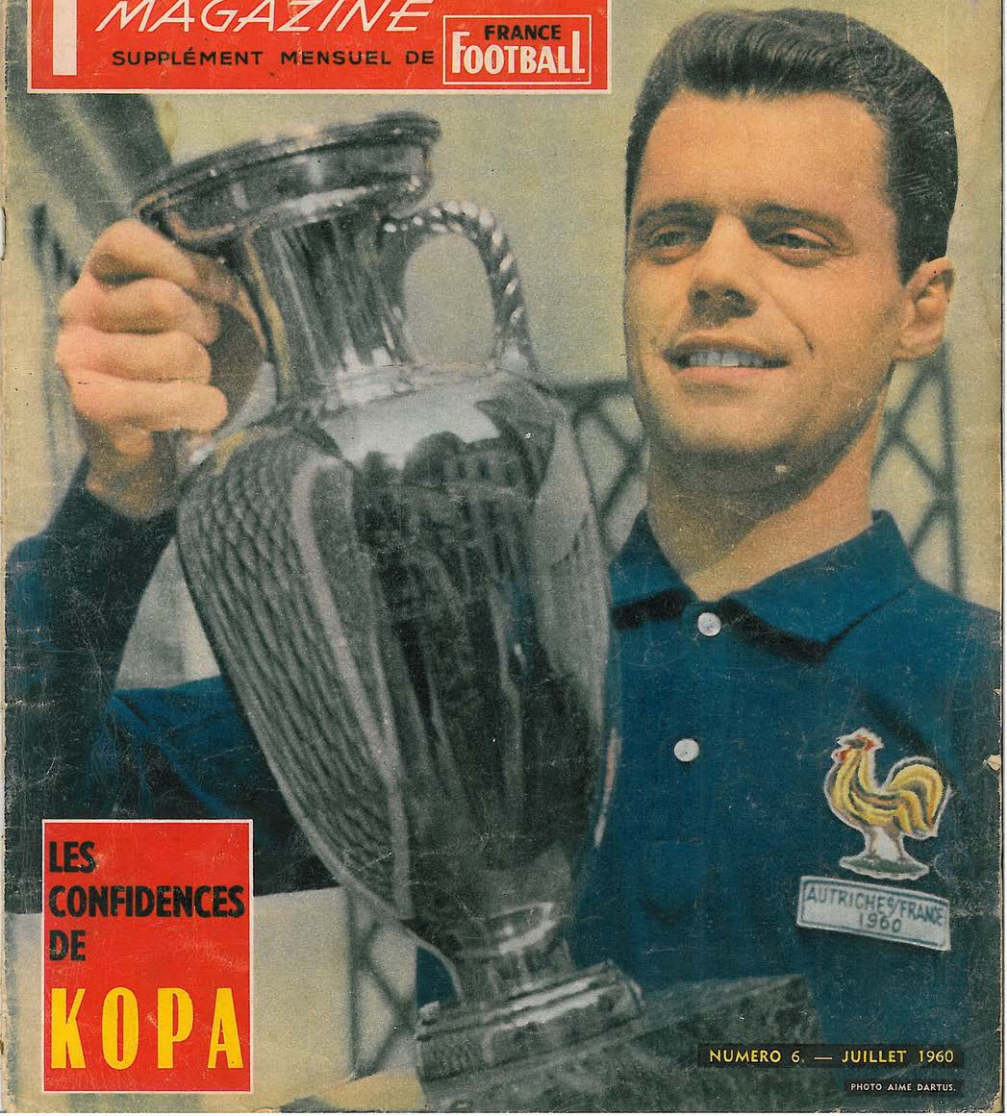
Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

TOUTE LA COUPE D'EUROPE DES NATIONS

48 PAGES 1 NF



LES CONFIDENCES DE KOPA

NUMERO 6. — JUILLET 1960

PHOTO AIMÉ DARTUS.

CAVALIER SEUL !

CONSEILLERS TECHNIQUES

Georges BOULOGNE - Henri GUERIN - Paul WARTEL - Robert DOMERGUE
Joseph MERCIER - Lucien TROUPEL - Lucien JASSERON - Maurice BLONDEL
Pierre PIBAROT - Jules VANDOOREN

LA PREMIÈRE MARQUE DE FRANCE
LES MEILLEURES CHAUSSURES DU MONDE

HUNGARIA

Chez tous les Marchands d'articles de sport agents HUNGARIA

COMME FRANCE FOOTBALL

LE CHAMPION

DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

LA PLUS FORTE VENTE

TOUS LES MARDIS

NF 0,50
SEULEMENT

NOTRE COUVERTURE : le Tricolore Lucien Muller et la Coupe d'Europe des Nations pour laquelle l'équipe de France va faire l'impossible. (Ph. A. DARTUS)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

NAISSANCE D'UNE COMPÉTITION

CE numéro de FOOTBALL-MAGAZINE a une unité ou, comme on dit d'une équipe, une homogénéité.

Ce qui lui assure cette unité, c'est la prochaine « phase finale » de la Coupe d'Europe des Nations (6-10 juillet).

Sans doute cette première compétition européenne internations a-t-elle subi un certain nombre de handicaps qui lui ont enlevé une partie de son prestige et de sa valeur. Trop d'équipes nationales l'ont boudée à sa naissance. Le forfait de l'Espagne contre l'U.R.S.S. lui a porté un nouveau coup. Enfin, la date fixée pour son dénouement — en plein mois de juillet, en plein Tour de France ! — lui sera un handicap supplémentaire.

Mais toutes les compétitions sportives n'ont pas la chance de la Coupe d'Europe des clubs qui n'a pas connu, pour ainsi dire, de période de croissance ni d'âge ingrat. La première Coupe du Monde en 1930 — Jacques de Ryswick vous l'a rappelé dans notre dernier numéro — n'avait réuni qu'un tout petit nombre de nations européennes et cela ne l'a empêché ni de remporter un succès considérable ni de préparer un avenir triomphal.

Il doit en être de même pour cette timide Coupe d'Europe à laquelle aucune difficulté n'a été épargnée, mais qui va tout de même avoir lieu, contre vents et marées, et dont le vainqueur, qu'on le veuille ou non, pourra s'enorgueillir d'un titre de champion d'Europe largement mérité.

NOUS vous présentons donc dans ce numéro, grâce à des documents de première main, les quatre équipes qui vont s'affronter deux à deux, à Paris et à Marseille. Aucune d'elles n'est négligeable. Chacune d'elles a une chance de triompher et il serait particulièrement maladroit de suivre une opinion généralement répandue et de faire trop facilement de la France la grande favorite de cette compétition. L'équipe de France joue chez elle, c'est entendu, et ses dernières performances autorisent tous les espoirs. Mais dans quelle forme physique vont se présenter nos joueurs après un saison accablante et, pour certains, coupée par quelques semaines de décontraction ? Une dizaine de jours vont-ils suffire à Albert Batteux pour redonner à nos athlètes cette « soif du ballon » et cette ambition dont il avait su les doter en Suède ? Au surplus, l'équipe de France va avoir affaire à des adversaires bien préparés et affûtés, puisque, pour eux, la saison du football n'est pas, comme chez nous, achevée depuis un mois.

Nous devons donc avoir confiance, mais sans le moindre excès, et savoir que la plus petite erreur, le plus minime relâchement pourront nous être fatals. La chance qui s'offre à l'équipe de France est à la fois inespérée et pleine de traquenards.

Nous comptions beaucoup sur Raymond Kopa pour cette première Coupe d'Europe. L'entretien que nous avons eu avec lui et qu'on trouvera dans ce numéro montre bien l'aspect essentiel de la personnalité de ce joueur, qui croit n'avoir rien donné lorsqu'il n'a pas tout donné. Si Kopa renonce à la Coupe d'Europe, incontestablement, c'est par respect pour elle. Par crainte de n'être pas tout à fait lui-même.

Et l'équipe de France ne pourra pas compter davantage sur celui qui fut en Suède, il y a deux ans à peine, son chef spirituel : Paul Nicolas. Nous avons cru bon de consacrer notre rétrospective du mois à l'ancien sélectionneur dramatiquement disparu. C'est encore parler de l'équipe de France que de parler de lui.

Jacques FERRAN.

SOMMAIRE

N° 6 - JUILLET 1960

Les carnets de Jacques de Ryswick .. page 4

Onze niçois à New York ..... page 6

Toute la Coupe d'Europe des Nations. page 9

Paul Nicolas ..... page 22

Le transfert : une grande illusion ..... page 24

La samba de Paris ..... page 29

Connaissance des lois du jeu ..... page 30

Les confidences de Kopa .. page 32

Annecy le champion du centenaire page 41

Tout le football du monde..... page 42

Les professeurs du football français.. page 46

Les jeux de « Football-Magazine » .. page 47

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS. Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET. Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI. Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

LES CARNETS

JEUDI 2 JUIN

Stade Diochon. — Distribution des prix (suite). Ce soir, d'ailleurs, il s'agirait plutôt d'un accessit consolateur, représenté par cette bonne fille de Coupe Drago à laquelle, il faut bien le dire, on n'accorde qu'une attention assez distraite jusqu'au jour de son annuelle « apothéose »...

Mais alors, elle s'offre la savoureuse revanche d'une ingrate et anonyme carrière, discrètement consommée à l'ombre de sa grande sœur la Coupe de France. Et là seulement, on s'aperçoit que la Coupe Drago, trônant dans toute sa splendeur, c'est quelqu'un ! Imposante, rutilante, volontiers provocante, elle vous éblouit de son volumineux éclat. C'est la rosière poudrée, pomponnée, aux clinquants et froufroutants atours, qui s'est juré d'époustoufler son monde au soir du bal de chef-lieu de canton.

Si un jour, on plaçait à ses côtés la fine et délicate Coupe du Monde aux formes de victoire de Samothrace, la vieille Coupe de France aux argents

Kominek (à g.) et Stiévenart portent la deuxième Coupe Drago du R.C. Lens.

bosselés et ternis, et même la prestigieuse Coupe d'Europe qui (offerte par « L'Equipe ») en jette pourtant un certain jus, on s'apercevrait bien vite que tout ça, c'est de la gnognote auprès de la Coupe Drago.

Mais nos amis rouennais ne savent probablement pas apprécier le beau, qui étaient moins de trois milliers pour admirer pareille splendeur et lui faire fête. Les autres sont encore sous le coup des émotions « ascensionnelles » que viennent de leur valoir leurs chers diables rouges : ils souffflent ; ils digèrent paisiblement cette remontée, en attendant de renouer avec les joies de la première division, inconnues depuis treize ans : pour eux, le mot d'ordre est : tout au F.C.R. !

Ainsi, par cette suave soirée de début juin, la finale de la Coupe Drago 1960 a-t-elle constitué une aimable fête de famille, animée d'une ambiance généreuse. Car, comme pour faire excuser les absents, cette poignée de « connaisseurs » a déployé l'enthousiasme de 20.000. Lens et Toulon firent d'ailleurs du mieux qu'ils purent pour honorer la chaleur de l'atmosphère, et ce mieux ne fut, souvent, pas si mal. L'équipe lensoise, pour la deuxième fois consécutivement, a emporté vers ses terrils les ors du trophée en forme de ciboire-géant. Toulon, lui, avait eu la consolante satisfaction de jouer sa première finale « nationale ». La soirée se termina devant une coupe de champagne. Et pour le chroniqueur, c'était encore, comme on dit, une bonne chose de faite !

LUNDI 6 JUIN

C'est que le chroniqueur — comme le gros du public rouennais et... autres ! — aurait, lui aussi, fort envie de souffler un peu, lorsqu'arrivent ces radieuses journées et ces douces soirées de juin. Au beau temps où j'étais jeune journaliste, on voyait apparaître celles-ci avec ravissement. Au lendemain de la finale de Coupe, ouf ! On allait pouvoir « débrayer », selon un terme cher au truculent Lucien Gamblin.

Mais allez donc parler de débrayage aujourd'hui, à cette époque de football permanent, pléthorique, diurne, vespéral, nocturne, officiel, amical, national, international et tout et tout... Avec des saisons qui commencent le 1er août pour se terminer le 10 juillet !

C'est même pour cela que je me suis personnellement senti l'irrésistible besoin de m'octroyer — comme tout le monde ! — quarante-huit heures de détente durant ces fêtes. Mais un chroniqueur sera-t-il jamais d'accord avec lui-même ? Alors que celui-ci s'en va en clamant partout que du football il a son saoul, que fait-il, en ce champêtre après-midi de lundi de Pentecôte ? Eh bien ! il va au football, parbleu ! Pour préciser, à l'un de ces pittoresques tournois de sixte fleurissant un peu partout en cette période estivale.

Celui-ci déroulait ses fastes dans un charmant village bien de chez nous, sis au beau milieu des prés angevins, sur les bords de la paisible Mayenne, et répondant au nom évocateur d'Epinard. Le terrain, en pente douce, était ceinturé de buissonneux ombrages. Sous une spacieuse tente multicolore installée le long de la touche, on dégustait des boissons fraîches. Toutes les filles du pays étaient là, à croupetons, parées de leurs plus beaux atours. Dans l'arène il y avait les gars de la Blancheraie, ceux de Champigné, de Juigné, de Champtence, ceux de la Doutre, les vétérans de l'Intrépide, de Châtillon, d'autres encore, parmi lesquels, bien sûr, les gars d'Epinard qui, comme cela se fait dans toutes les bonnes maisons, gagnèrent « leur tournoi ».

Oui, les gars étaient venus de partout à la ronde dans leurs beaux maillots multicolores, dont certains étaient numérotés, comme ceux des pros. Et il y en avait de toute sorte : de tous jeunes et des anciens, des Fernandel, des Darry Cowl, des Jean-Paul Rouland, et aussi des « qui la tripotaient pas mal »... Le chouchou de l'assistance était visiblement un dénommé la Bichette, aux allures de coq de village : « Vas-y, la Bichette... En retrait... non... en pointe... sortie par eux... à nous... Ah ! Y mollit point, la Bichette ! »

Tout cela était bien sympathique et valait fort largement le nouveau franc versé à l'entrée. Et puis c'était, aussi, le football de chez nous.

VENDREDI 10 JUIN

Le Pelé F.C., ces Harlem du football, sont repartis vers d'autres cieux européens. Leur longue et fructueuse tournée continue. Remporter ce tournoi de Paris fut pour eux un jeu de grands enfants tout simples et qui ont le football dans le sang. Leurs actions individuelles, leurs manœuvres collectives sont tellement faciles, limpides, instinctives, qu'ils semblent toujours gagner leurs matches au moment même qu'ils ont choisi. Leur jeu, syncopé, tissé de longs temps morts entrecoupés de salves tonitruantes, souvent très brèves mais toujours irrésistibles, leur « football d'escamotage » est si économique, qu'on a l'impression qu'ils pourraient jouer... et gagner tous les jours. Comme les Harlem du basket.

C'est toute la différence avec nos meilleures équipes. Pour inquiéter (brillamment) Santos, Reims et le Racing sont obligés de jouer en surrégime durant une heure. Mais il suffit

Rodzik (n° 3) et Leblond (à terre) savent maintenant qui est l'inimitable Pelé.

à Santos d'adopter SON surrégime à point nommé, pendant dix minutes, pour distancer irrémédiablement Reims et le Racing... épuisés de s'être trop longtemps surpassés !

J'apprécie infiniment, en ce qu'il a parfois de prodigieux, ce football brésilien que nous découvrîmes, en France, voilà vingt-deux ans, à l'occasion de la Coupe du Monde 1938. Ses vedettes s'appelaient alors Domingos, Machado, Tim, José ou Léonidas, ce stupéfiant et bondissant jongleur de balle qui, dans son genre — et tout comme un Zizinho type 1950 — valait bien les Pelé d'aujourd'hui

Pourtant, à ces salves subjugueuses, fulgurantes, météoriques, qui crépitent par rafales au rythme d'un hallucinant ballet de magie noire ; à ces démonstrations temporaires d'un football presque irréel et tenant parfois de la sorcellerie, je continue personnellement de préférer la poésie d'un autre

Pour Pelé on a vu pour la première fois un reporter féminin sur la pelouse du Parc.

spectacle d'art, plus classique, plus complet aussi à mes yeux, en la matière : celui des évolutions d'une équipe magyare de la belle époque, ou encore du Real de ses cinq victoires en Coupe d'Europe.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'à l'image du basket des Harlem, qui n'est plus exactement le basket, le football d'un Santos ou d'un Botafogo n'est plus tout à fait le football. C'est en tout cas un football nettement à part. Comme sont des footballeurs à part les grandes vedettes brésiliennes. Qu'un Vava n'ait qu'à demi réussi à l'Atletico Madrid... Qu'un Didi, surtout, autre grande figure de la Coupe du Monde 58 avec Garrincha et Pelé, ait vu depuis un an se ternir son étoile parmi les réservistes du Real, cela ne m'étonne pas tellement. Il n'est point anormal que les astres de ce football si particulier ne puissent s'épanouir de tout leur éclat qu'en son sein même. Santos a certainement fait une bonne affaire en conservant Pelé. Mais Pelé et... les clubs européens qui eussent aimé s'attacher ses services ont peut-être réalisé une meilleure affaire encore en laissant les uns et les autres, comme on dit, toutes choses en état !

En marge du Tournoi de Paris : l' « équipe de France des clubs », celle des lauréats des « Etoiles » de France Football. De gauche à droite : Kopa, Remetter, Wendling, Marche, Ferrier, Bruey, Molinier (junior représentant Barlaguet), Edimo, Preseau (cadet remplaçant Piumi), Théo et Vincent.

LUNDI 13 JUIN

Tout ceci n'empêche pas, bien sûr, de souhaiter au plus grand nombre possible de nos footballeurs français d'approcher un jour — sinon d'accéder tout à fait ! — à cette instinctive habileté, et partant à ce football aussi ensorcelant que prodigieusement économique de leurs rivaux brésiliens !

A l'exemple de ceux-ci, il pourront alors jouer presque sans trêve et... gagner ; tandis qu'aujourd'hui, à l'échelon international supérieur, nos meilleurs équipes de clubs, un Reims, un Racing ne peuvent encore se permettre que de tirer de gentils et honorables barouds d'honneur : et encore... en « se défonçant » comme disent les cyclistes !

DU MOIS

L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL LIBREMENT COMMENTÉ PAR JACQUES DE RYSWICK

« Si nous avions pu préparer vraiment nos matches, contre Santos et Juventus et non pas en jouant, depuis la fin du championnat, à la cadence de deux ou trois rencontres par semaine, nous battions Brésiliens et Italiens... »

A Raymond Kopa, qui me donnait cette opinion hier soir à l'issue de Reims-Juventus (4-4) je répondais : « Santos ? Peut-être... Juventus ? Probablement... »

Oui, mais, voilà : pour équilibrer son budget d'équipe de standing international, Reims est contraint de jouer, sans cesse, et toujours avec les mêmes hommes... et d'exiger toujours le maximum des meilleurs d'entre eux. Car Reims, vous le savez est très loin de posséder, en nombre et en qualité d'ensemble, un effectif comparable à celui de Santos, et même à celui de la Juventus.

Ainsi Reims craque-t-il après avoir joué admirablement devant Santos durant quarante minutes. Ces quarante minutes-là — ajoutées à tant d'autres — pèsent lourdement dans les jambes rémoises le surlendemain devant C.D.N.A. Et trois jours plus tard Reims craque à nouveau devant les

champions d'Italie au bout d'une heure de jeu, et après avoir mené 4-1...

Tel est le problème de Reims, meilleure équipe de club française, à laquelle il manque toujours un petit quelque chose — souvent un rien ! — pour s'imposer décisivement dans les grandes rencontres internationales : une formation un peu plus complète, et aussi une dose un peu plus accentuée de cette fraîcheur d'action, qui reste jusqu'à nouvel ordre l'arme la plus indispensable et la plus sûre du football français... lorsqu'il peut en disposer.

Piantoni (au centre) le meilleur rémois contre la Juventus que Reims aurait dû battre au stade Delaune.

Et ce problème est le même pour toutes nos autres équipes pros, chacune à son niveau. Ce problème est vaste, et vous le connaissez bien : c'est celui de la réorganisation rationnelle, profonde, à tous les rayons, de notre football professionnel, dont dépend de plus en plus l'avenir, mais... qui reste éternellement en suspens.

Que les neuf matches joués entre équipes italiennes et française de division « nationale » en cette première journée de « Coupe de l'Amitié » se soient soldés par un seul succès français (Valenciennes-Bari) voilà qui constitue, après bien d'autres, un symptôme significatif... sinon alarmant. Sans entendre en faire un drame, on aimerait toutefois que ce bilan donnât matière à réflexion...

Même si, pour fort louable qu'en soit l'initiative, cette Coupe de l'Amitié, jouée au terme d'une saison surchargée par des équipes saturées, devant un public repu, dans l'ensemble... assez indifférent, ne comporte en soi qu'une valeur relative et ne présente sous sa forme actuelle qu'un avenir limité. Ce qui est le plus important chez elle, c'est son esprit même ; c'est cette tendance à voir s'amplifier, se resserrer chaque année davantage les contacts internationaux en matière de football. C'est la préfiguration qu'elle constitue d'un authentique championnat européen des clubs, dont le président rémois Henri Germain aussi bien que le représentant de la Juventus, M. Mazzoni ont hier soir publiquement et vivement souhaité l'avènement.

Celui-ci serait même — et nous ne serions pas les derniers, ici, à nous en réjouir ! — plus proche qu'on ne le pense couramment. Une huitaine de pays — dont la France, l'Italie, l'Espagne et... la traditionnaliste Angleterre elle-même ! — se sont déjà pratiquement ralliés à la future organisation : à raison de deux clubs par pays, imaginez le passionnant championnat européen qui va nous être offert, sans tarder maintenant ! Car l'évolution, la cristallisation, est en train de s'opérer d'elle-même, à cette époque où les questions de distance ne posent plus guère de problèmes ; où l'on est justement convaincu un peu partout que le stade des compétitions nationales est aujourd'hui dépassé, pour les clubs d'élite de chaque pays tout au moins. Exactement comme fut dépassé en France, voilà trente ans, pour faire place au championnat national professionnel, le stade des compétitions régionales, et sans que pour autant celles-ci aient cessé d'exister !

Ces visées d'expansion sont actuellement matérialisées par le grand nombre d'épreuves internationales, officielles ou officieuses, qui se chevauchent et s'entrecroisent, dans une Europe du football vivant une bouillonnante et... assez confuse période de transition. Coupe d'Europe des Nations, Coupe des Clubs champions européens, Coupe des Coupes, Coupe des Foires, Coupes de l'Amitié, etc... Aucun autre signe que cette pléthorique prolifération ne pourrait mieux nous persuader que l'heure a sonné d'un véritable « championnat d'Europe » se disputant sur toute l'étendue de la saison.

Et, pour en revenir à cette Coupe de l'Amitié franco-italienne, est-il assez peu banal que le prestige et l'honneur de notre football pro y aient été sauvés hier par... la 2e division ! Oui, cette brave division II, sur laquelle on a si souvent matière à crier haro...

Mais de même qu'il ne convient peut-être pas de trop dramatiser à propos des résultats, assez peu flatteurs dans l'ensemble, de l'étage supérieur, de même faut-il se garder d'illuminer à propos de ceux du second échelon : « Cette série B italienne, ne nous en parlez pas, c'est une vraie calamité ! » disaient hier soir dirigeants et joueurs de la Juventus...

Allons ! Nous ne sommes pas les seuls à avoir nos problèmes : ce qui n'est d'ailleurs pas une consolation ni... une raison suffisante pour continuer à les laisser de côté !

MERCREDI 15 JUIN

Si cette histoire vous amuse... Comme tous leurs prédécesseurs en queue de classement de 2e division, Aix et Boulogne sont maintenus. Pourtant le règlement dit : « A dater de la saison 1957-58 les deux derniers classés de 2e division seront **automatiquement éliminés...** ». Il est vrai que le règlement, bon prince, ajoute : « ... Mais ils auront toujours la faculté de poser à nouveau leur candidature ! ».

Ainsi se créent les situations dont on ne sort jamais... Tout de même, si la Ligue avait le bon goût de supprimer de cet article le mot **automatiquement,** ce ne serait peut-être pas plus mal !

MAUVAIS AMBASSADEURS

Bordeaux, qui encaisse 10-1 à Valladolid. Nice, qui, au tournoi de New York, se distingue surtout par des incidents extra-football : Lamia et Barrou expulsés hier pour avoir fait le coup de poing au Polo-Ground... huit jours avant Johansson et Patterson ! Bonne propagande en vérité, pour la balle ronde chez les Américains.

Et belles occasions perdues, aussi bien pour Bordeaux que pour Nice, de rester chez soi.

KOPA... PAS CHER

Recettes rémoises en flèche. Par rapport à la précédente saison, 25 millions de plus au stade Delaune (moyenne 3.684.000 fr.) et... 38 millions à l'extérieur. Au total, Reims (100.000 habitants) arrive en deuxième position derrière le Racing, et ce n'est pas la moindre fierté d'Henri Germain. La récupération Kopa a payé !

Lamia : l'air de New York l'a rendu (trop) nerveux.

FIERTE DE JUSTO

Fontaine m'a dit : « Je vais reprendre l'entrainement en juillet, mais ne jouerai pas le tournoi de Nice (début août) : le stade du Ray est le terrain sur lequel j'ai le plus à cœur de ne me presenter qu'en grande condition ! »

DE MARCEL GALEY

« L'avenir du football (pro) en France ? Un stade-football de 80 à 100.000 places à Paris. Deux équipes françaises dans le championnat d'Europe. Pour les autres (en tout cas la majorité) retour au semi-professionnalisme qui élargira le marché et l'effectif joueurs, fera baisser les prix et permettra aux clubs de vivre enfin sainement, rationnellement, selon leurs moyens. »

Marcel Galey : « Vive le championnat d'Europe ! ».

LES FONDS... QUI MANQUENT LE PLUS

Tant il est vrai qu'un peu partout le leit-motiv est : « pas d'argent, transferts trop chers, etc... Aucune acquisition m'a dit M. Michaux, président du R.C. Lens, où l'on se défend toujours de devoir quoi que ce soit aux Houillères... ». Alarme au F.C. Nancy, auquel la municipalité a refusé une subvention de quarante millions. Quant au Havre A.C., m'a dit son souriant animateur Jean Martinne, « il va en être réduit à se renforcer avec des cadets... ». Des cadets au Hac, bravo ! Au moins, cela fera une moyenne.

A PROPOS DU (FUTUR) CHAMPIONNAT D'EUROPE

Problème le plus délicat, la question des montées et descentes, pour éviter l'écueil du circuit fermé. Henri Germain suggère : en fin de saison, la moins bien classée des deux équipes « européennes » de chaque pays cède sa place au champion « national » de l'année. D'où intérêt et renouvellement constants à chacun des deux échelons. Formule séduisante à étudier.

ONZE NIÇOIS A NEW YORK

NUREMBERG (à gauche) AVEC LE CAPITAINE DE KILMARNOCK ET LES « INIMITABLES » ARBITRES AMÉRICAINS DU TOURNOI.

L'O.G.C. Nice est allé représenter le football français.. aux Etats-Unis, au cours d'un Tournoi international qui avait pour but de présenter les « soccers » et leurs ballons ronds aux Américains qui les ignorent.

Ce voyage et ce séjour de trois semaines ont inspiré à Jacques Foix les remarques suivantes qu'il a confiées à notre envoyé spécial Jean Cornu :

Un gars du Texas à New York ? Non Milazzo.

● **Nous autres Niçois** avons eu du mal tout d'abord à faire admettre aux Américains que nous étions des footballeurs. En nous toisant des pieds à la tête, nos interlocuteurs songeaient à leurs footballeurs à eux qui doivent dépasser obligatoirement 1 m. 90 !

∴

● **S'il nous avait fallu** manger avec l'indemnité des organisateurs, nous aurions pu tout juste prendre un petit déjeuner, car les repas sont hors de prix à New York. Heureusement un restaurant français, situé à deux pas de notre hôtel, nous a permis de déjeuner normalement (en qualité et en quantité).

● **Notre premier entraînement** a éveillé l'attention des policiers chargés de surveiller le stade : notre tenue bizarre pour eux nous a fait « repérer ». Il a fallu nous expliquer et décliner notre identité.

∴

● **Le prix des places** pour le Tournoi était de 2, 3 et 4 dollars, ce qui représentait environ 1.000, 1.500 et 2.000 francs anciens. Pour le championnat du monde de boxe Johansson-Patterson, les prix variaient de 10 à 150 dollars.

∴

● **Curieuse équipe américaine** : il y avait là six Anglais, deux Ecossais, un Argentin, un Hongrois (l'ancien gardien de l'équipe nationale Fazekas) et... un onzième homme dont nous ne pûmes connaître la nationalité. Une certitude : il n'était pas yankee !

∴

● **Milutinovic**, l'ex-international yougoslave, était venu avec son équipe Bayern de Munich où il joue avant centre. Mais le climat humide lui a été néfaste. Et il a dû regagner l'Europe.

∴

● **Savez-vous** ce qu'est une party ? C'est un pique-nique géant, à la façon américaine. D'innombrables voitures se donnent rendez-vous dans ce qu'on appelle ici « une ferme ». Ceux qui connaissent le

De haut en bas : Un combat Barrou-Jacques Foix devant le célèbre Madison Square Garden.

Faivre et Milazzo en conversation avec la police de New York.

« Venez vous voir vous-mêmes à la Télévision ». L'annonce tente Lamia.

Jean Luciano découvre Broadway la nuit

Club Shell ou le Club B.P. à Rueil, imagineront facilement ce qu'est cette ferme américaine avec ses tennis, ses golfs, ses piscines, ses bowlings.

∴

● **Je crois le touriste français** en Amérique, moins typique que le touriste américain en France. Nous n'avons pas vu les gens se retourner sur notre passage !

∴

● **Qu'est-ce que Central-Park ?** Un immense parc situé en plein centre de Manhattan. Un immense parc qui serait comparable à un Bois de Boulogne planté entre l'Opéra et la Porte Saint-Denis !

Quatre de l'O.G.C. Nice dans la 5e Avenue : de gauche à droite : Lamia, Faivre, Milazzo, Barrou. Au fond se détache l'Empire State Building.

JACK L'AMÉRICAIN

Décontracté au soleil de Rockfeller Center, intéressé par la mode SO, intrigué par un short très original. C'est un niçois, à New York personnifié par Jackie Faivre.

ONZE NIÇOIS A NEW YORK

● **Le plus difficile à New York** est de faire la distinction entre le bon et le mauvais magasin. C'est-à-dire entre le magasin qui voit venir le touriste... et celui qui voit arriver le client. L'expression française « passer pour un Américain » peut se traduire à New York par la formule « passer pour un Français ». Depuis la naissance du Nouveau Franc, les Américains affirment que nous sommes beaucoup plus riches.

∴

● **Les arbitres** du Tournoi, arbitres américains, ont été les plus mauvais que nous ayons jamais rencontrés. Pas méchants, mais faibles. Pourtant quelle fière allure ils avaient, avec leurs chemises rayées noir et blanc, leurs shorts qui ne le sont pas, et leurs casquettes multicolores !

∴

● **Les Liberty-ship** du dernier débarquement attendent patiemment dans la verdure étonnante des rives de l'Hudson, qu'on veuille bien les utiliser de nouveau. Pour un usage moins violent bien sûr...

∴

● **Ne vous aventurez jamais** seul dans le métro de New York ! Ou bien vous risquez de faire des dizaines de kilomètres avant de retrouver votre hôtel. Il y a, à New York, trois compagnies de métro (hormis la Metro Goldwyn Mayer). Si vous ne portez pas grande attention à la rame que vous prenez, vous partez dans la mauvaise direction pour un scenic-railway de 20 kilomètres. Pour peu que vous ayez pris un train rapide et direct... vous en avez pour la journée ! Il vous suffira ensuite de vous consoler en vous disant que chaque New Yorkais, au moins une fois dans sa vie, s'est perdu dans « son » métro !...

∴

● **Quant aux résultats** obtenus par l'O.G.C.N. au cours de ce Tournoi, reportez-vous à votre quotidien sportif habituel pour les connaître !

Ne vous aventurez pas seul dans le métro ! Mais allez à New York !

Croyez-nous, cela vaut le dérangement...

PREMIÈRE COUPE D'EUROPE DES NATIONS

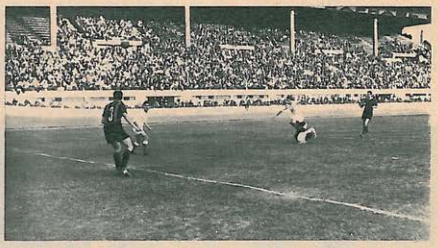
DIX-SEPT pays ont participé à la première Coupe d'Europe des Nations, que présente ci-dessus Pierre Delaunay, secrétaire général de la F.F.F.

Parmi les grands absents, il y a eu l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie. Le premier match s'est déroulé le 28 septembre 1958, à Moscou (URSS-Hongrie : 3-1). L'épreuve doit désormais avoir lieu sur deux saisons, celles qui suivront le tournoi final du championnat du monde.

ELLE EST EN JEU

A PARIS

A MARSEILLE



QUATRE pays restent qualifiés : U.R.S.S. Yougoslavie, Tchécoslovaquie et France. La phase finale voit donc les Tricolores sous la menace du football est-européen. Heureusement, cette phase finale a lieu en France, à Paris et à Marseille.

Demi-finales. Le 6 juillet : France-Yougoslavie (nocturne au Parc des Princes) et U.R.S.S.-Tchécoslovaquie à Marseille.

Finales. Le 9 juillet, match de classement (à Marseille) et le 10 juillet, grande finale (en nocturne, au Parc des Princes).

ELLE PORTE LE NOM D'HENRI DELAUNAY

LE 5 février 1927, le Français Henri Delaunay, secrétaire général de la F.F.F., proposa son idée de Coupe d'Europe des Nations à la F.I.F.A. Henri Delaunay mourut en 1955 sans voir son projet réalisé. En hommage à sa mémoire, la Coupe porte son nom. Comme la Coupe du monde porte aussi le nom d'un Français, Jules Rimet.

LE CLUB FRANCE RETROUVE MARYAN WISNIESKI

LE tournoi final de la Coupe d'Europe des Nations marque une rentrée importante chez les Tricolores : celle de Maryan Wisnieski.

On n'a pas vu Wisnieski en équipe de France depuis le 1er mars 1959, jour où notre sélection nationale a fait match nul avec la Belgique (2-2) à Colombes.

Depuis, l'ailier droit lensois a eu beaucoup d'ennuis : d'abord avec une cheville, ensuite avec un claquage à la cuisse. Mais tout doucement, avec une philosophie qui n'appartient qu'à lui, le gentil nordiste est revenu au premier plan et lorsque les sélectionneurs l'ont retenu pour la Coupe d'Europe, c'est en pensant : « Nous allons retrouver le Maryan de la Suède, le meilleur Wisnieski, celui qui est capable de n'avoir que trois balles dans un match et de réussir trois exploits extraordinaires. »

A 23 ans, Wisnieski qui compte 18 sélections, paraît tout prêt à renouer un véritable bail avec l'équipe de France.

COUPE D'EUROPE DES NATIONS

PAR JEAN GAILLARD

FRANCE

UNE SOLIDE RÉPUTATION A DÉFENDRE

Le 27 mars 1960, au Prater Stadion, devant le difficile public viennois, l'équipe de France battait l'Autriche par 4-2. Cette victoire, venant après le succès du match aller (5-2) assurait la qualification de la France aux demi-finales de la toute neuve Coupe d'Europe des Nations.

27 mars 1960 ! Cela faisait 21 mois, presque jour pour jour, qu'une autre équipe de France au stade Ullevi de Gœteborg couronnait sa magnifique campagne de Suède en dominant l'Allemagne pour la troisième place de la Coupe du Monde 1958.

Deux ans auront donc passé lorsque débutera en ce mois de juillet la phase finale de la première Coupe d'Europe des Nations. Deux ans qui, au palmarès de l'équipe de France, s'inscrivent avec un bilan positif.

ALBERT BATTEUX : « TOUS LES ATOUTS POUR REUSSIR »

Comme les sélectionneurs, l'entraineur de l'équipe de France, Albert Batteux, est optimiste. Il a confié à « Football Magazine » :

« J'espère que la Coupe d'Europe des Nations sera la justification de nos derniers résultats et le prolongement de la Coupe du Monde. J'attends en fait beaucoup de ce tournoi final.

Nous avons maintenant une réputation à défendre et tous les atouts pour réussir.

La saison a été, pour tous les joueurs français, très chargée, mais il y aura une coupure de dix jours qui devrait être bénéfique. Un stage n'est pas, bien sûr, une cure idéale de repos, mais il n'y a pas que la préparation physique qui compte. Quant au moral de l'équipe, je n'ai aucune inquiétude à son sujet. Je connais tous les joueurs et ils savent que je leur fais confiance. La bonne entente de l'équipe de France est, depuis plusieurs années, l'un de ses meilleurs atouts. L'esprit de Kopparberg n'a pas besoin d'être recréé, il a toujours existé. »

La tâche ingrate

Pourtant qu'y a-t-il de plus difficile, en sport surtout, que de maintenir un standing d'une saison à l'autre ? Qu'y a-t-il de plus éphémère que la gloire ?

Lorsqu'à la 89e minute de ce France-Allemagne au stade Ullevi, Just Fontaine, marquant son treizième but, eut mis un point final au triomphe français, on pouvait penser effectivement que c'était une belle aventure qui prenait fin, une aventure dont on se demandait déjà si elle aurait des lendemains.

De Kopperberg à Gœteborg, l'épopée tricolore avait été bâtie sur une excellente préparation, sur une forme physique et morale exceptionnelle et qu'il aurait été pratiquement impossible de recréer en d'autres occasions, notamment tout au long d'une saison que l'exigeant championnat de France accapare.

Ainsi l'équipe de France, après ses succès de Suède, se trouva-t-elle devant une tâche assez ingrate : défendre une réputation naissante, maintenir un prestige fraîchement établi. Car, subitement le football français avait cessé d'être un enfant terrible, capricieux, inconstant. Il était devenu une valeur sûre aux yeux des techniciens mondiaux. N'allait-il pas, sitôt arrivé à un sommet, redégringoler à l'image de cette équipe d'Allemagne championne du monde 1954 et relégué à un rang moyen la saison suivante ?

58-59 : Une saison sans défaite

Eh bien, non ! l'équipe de France ne retomba pas. Certes, pendant cette saison 1958-59, elle ne retrouva pas la fraîcheur, l'inspiration et l'« esprit » de la campagne suédoise. Néanmoins, elle sauva les apparences en disputant six matches sans connaître la défaite.

Ainsi en surface, sinon dans le fond, les Tricolores sauvegardèrent une bonne partie de leur capital « gloire ».

Le soir du 1er mars 1959, après France-Belgique (2-2) et un quatrième match nul consécutif, on pouvait tout de même écrire : « l'équipe de France est invaincue depuis le 24 juin 1958 (Brésil-France) ».

Elle avait d'autant plus de mérite à cela que Kopa était reparti en Espagne (et l'équipe de France sans Kopa c'était le Real sans Di Stefano) et que Fontaine souffrant des adducteurs ne possédait plus la grande forme.

1958 : TROISIÈME ÉQUIPE DU MONDE...

1 28 juin 1958, Gœteborg : la France a battu l'Allemagne. Elle est troisième du Championnat du Monde et Fontaine (porté en triomphe) est un buteur envié de tous.

2 5 octobre 1958, Vienne. Marcel est épuisé mais les Tricolores ont justifié leur prestige suédois.

FRANÇOIS HEUTTE
R.C. PARIS
et EQUIPE DE FRANCE

PHOTO JO CHOUPIN

Deux événements marquèrent la saison suivante, 1959-60, celle qui s'achève actuellement.

Ce fut d'abord la formation d'un nouveau Comité de sélection après la disparition tragique de Paul Nicolas.

Paul Nicolas c'était le « patron », le Henri Germain du Club France. Sa mort, le 3 mars 1959 sur la route de Clamecy, affligea le monde entier du football. Elle laissait un grand vide dans l'équipe de France. Car le moral des Tricolores, leur volonté, leur camaraderie, leur esprit de sacrifice, c'était lui qui les forgeait.

Paul Nicolas n'a pas été remplacé, mais fort heureusement on sut adjoindre à Alex Thépot, pour compléter le Comité de sélection, deux hommes de valeur, deux hommes discrets jusqu'à l'effacement mais connaissant bien le football et ses hommes : Georges Verriest et Jean Gauteroux.

Sofia : Un échec mais un espoir

Le deuxième événement fut le retour de Kopa à Reims. L'équipe de France retrouvait un chef et allait pouvoir à nouveau se cristalliser autour de son merveilleux meneur de jeu de Suède.

Cependant, la réapparition de Raymond Kopa chez les Tricolores coïncida avec une défaite. A Sofia, le 11 octobre 1959, la France était battue (1-0) par la Bulgarie. Premier échec depuis la Coupe du Monde. Mais cet échec était générateur d'espoir. Un homme avait fait son apparition au club France : Lucien Muller qui, à la 23e minute du match, remplaça Piantoni blessé au genou gauche.

Il n'allait plus en ressortir.

Le bel automne 59

La déception de Sofia effacée, les sélectionneurs se remirent au travail et bâtirent une nouvelle équipe pour recontrer le Portugal le 11 novembre. Il n'y eut pas de grandes modifications. Un nouvel arrière Wendling, et un nouveau demi Ferrier, firent leur apparition.

Ainsi par touches successives l'équipe de France prenait un nouveau visage, mais elle gardait, ou retrouvait, l'esprit de Kopparberg et allait nous permettre de vivre une merveilleuse fin d'automne 1959 qui se traduisit ainsi : France-Portugal : 5-3 ; France-Autriche : 5-2 ; France-Espagne : 4-3.

Après l'inévitable faux pas contre la Belgique (0-1), le printemps succéda à l'automne et l'hiver et fut aussi séduisant : France-Chili 6-0 ; Autriche-France 2-4.

C'était le moment de faire une comparaison entre les deux dernières saisons.

1958-1959 : Cinq matches sans Kopa (depuis France-Grèce) : une victoire, quatre matches nuls, 9 buts pour, 8 contre.

1959-1960 : Cinq matches avec Kopa (depuis Bulgarie-France et sans France-Chili qu'il n'a pas joué) : une défaite, quatre victoires ; 18 buts pour, 11 contre.

En résumé, l'équipe de France a marqué deux fois plus de buts depuis le retour de Kopa. Edifiant !

Mieux qu'à Gœteborg

L'apogée de cette saison se situa sans conteste le 17 décembre, au Parc des Princes, au moment du match contre l'Espagne.

Match spécial s'il en fut où le cœur était tout près des muscles (la recette allait aux sinistrés de Fréjus) ; match de tempérament entre latins ; match de prestige à l'échelon individuel (Kopa contre Di Stefano, Suarez contre Fontaine) aussi bien que sur le plan collectif.

Bref, dans ces circonstances exceptionnelles, la France fit un match exceptionnel, si bien que l'on put dire que les Tricolores avaient atteint, et même dépassé leur cadence de la Suède.

N'est-ce pas Albert Batteux lui-même qui déclarait au lendemain de la splendide victoire :

« La France a encore rehaussé le prestige acquis en Suède. Contre l'Espagne elle a fourni le meilleur match que je lui ai vu faire, y compris ceux de la campagne de Suède. Il me semble maintenant qu'aller plus haut sera difficile. Se maintenir sera déjà une bonne performance ».

Effectivement, deux mois et demi plus tard, c'était Bruxelles et la défaite devant les Diables Rouges.

Deuxième en Europe

Il en est de l'équipe de France comme des grands musiciens. Il lui faut des contreperformances pour repartir ensuite vers les sommets. Pour aussi inexplicables qu'ils soient, les revers infligés par les Belges sont devenus traditionnels. Alors admettons-les...

Il n'empêche que le classement européen de l'année 1959, classement établi par « FRANCE-FOOTBALL » et tous les grands journaux étrangers nous donnait la hiérarchie suivante : 1. Hongrie ; 2. France ; 3. Espagne ; 4. Allemagne, etc.

Troisième dans le monde, la France a donc aussi obtenu, par l'ensemble des performances, la deuxième place en Europe.

Elle a également confirmé ses vertus offensives qui lui valurent le titre de première attaque de la Coupe du Monde 1958. Le bilan de ses six matches en Suède se traduisait ainsi : 23 buts pour, 15 contre.

QUARANTE BUTS EN TREIZE MATCHES

Depuis les Championnats du Monde en Suède, l'équipe de France a disputé treize matches, remporté 7 victoires, concédé 4 matches nuls et 2 défaites, marqué 40 buts et encaissé 20 buts. Voici ce palmarès des deux dernières saisons :

1958-1959

1er octobre 1958, au Parc des Princes : *France bat Grèce	7-1
5 octobre 1958, à Vienne : France bat *Autriche	2-1
26 octobre 1958 à Colombes : *France et Allemagne	2-2
9 novembre 1958 à Colombes : *France et Italie	2-2
3 décembre 1958 à Athènes : France et *Grèce	1-1
1er mars 1959 à Colombes : *France et Belgique	2-2

1959-1960

11 octobre 1959 à Sofia : *Bulgarie bat France	1-0
11 novembre 1959 à Colombes : *France bat Portugal	5-3
13 décembre 1959 à Colombes : *France bat Autriche	5-2
17 décembre 1959 au Parc des Princes : *France bat Espagne	4-3
28 février 1960 à Bruxelles : *Belgique bat France	1-0
16 mars 1960 au Parc des Princes : *France bat Chili	6-0
27 mars 1960 à Vienne : France bat *Autriche	4-2

Prenez les six derniers matches de la saison 1959-60, vous trouvez : 24 buts pour, 11 contre.

On pourrait donc parler de progrès... si ce n'était la modestie des adversaires rencontrés cette saison, notamment le Chili (6-0) et l'Autriche (5-2 et 4-2).

Plus que trois "Suédois"

En ces deux ans l'équipe de France n'a pas changé de style, de technique ou d'esprit. C'est du côté de l'effectif que s'est produit la plus grande transformation.

...1959 : LA DISPARITION DU "PATRON"...

3 1er avril 1959, Colombes : Une fois de plus, la Belgique tient la France en échec. Sur notre document Piters (bras levés) bat Colonna et marque pour la Belgique.

4 Paul Nicolas était le « patron » de l'équipe de France. Kopa et Fontaine, comme tous les internationaux, ne l'oublieront jamais.

5 J. Gauteroux et G. Verriest arrivent au Comité de Sélection le sourire aux lèvres mais conscients de leurs responsabilités.

LES "BÊTES NOIRES" DU FOOTBALL FRANÇAIS

Depuis 1949, huit matches France-Yougoslavie ont eu lieu. La France n'a remporté qu'une seule victoire.

Oui l'équipe balkanique est bien la bête noire des Tricolores, beaucoup plus encore que la Belgique, et pourtant !

Le palmarès des France-Yougoslavie est d'ailleurs tout un programme. Le voici depuis 1949 :

9/10/49 à Belgrade : Yougoslavie et France 1-1.

30/10/49 à Colombes : Yougoslavie et France 1-1.

11/12/49 à Florence : Yougoslavie bat France 3-2 (après prolongation).

Ces trois matches comptaient pour les éliminatoires de la Coupe du Monde 1950).

6/2/51 au Parc : France bat Yougoslavie 2-1.

18/10/53 à Zagreb : Yougoslavie bat France 3-1.

15/6/54 à Lausanne : Yougoslavie bat France 1-0 (8e de finale de la Coupe du Monde).

11/11/55 à Colombes : France et Yougoslavie 1-1.

11/6/58 à Vaesteras : Yougoslavie bat France 3-2 (8e de finale de la Coupe du Monde).

Au total 4 victoires yougoslaves, 3 matches nuls et un seul succès français.

10 buts pour les Tricolores.

14 pour les Yougoslaves.

1949. — A Colombes : Baratte (à droite) se bat en vain dans la défense yougoslave.

COUPE DES NATIONS

Rappelons la dernière équipe de France, celle du 27 mars à Vienne : **Lamia, Wendling, KAELBEL, Rodzik, MARCEL, Ferrier, Grillet, Muller, KOPA, Heutte, Rahis.**

Et comparons avec l'équipe des championnats du monde : **Remetter** puis **Abbes, Kaelbel, JONQUET** puis **Lafont, Lerond** puis **Marche, Penverne, MARCEL, Wisnieski, Fontaine, KOPA, Piantoni** puis **Douis, Vincent.**

Il n'en restait que trois à Vienne : un arrière, **Kaelbel** ; un demi, **Marcel** (encore que le Brignolais ait réussi un come back après 13 mois d'absence) ; et un avant, **Kopa.**

Ont donc disparu de cette équipe les plus anciens : **Abbes, Remetter, Jonquet, Lafont, Marche, Penverne.**

Les Tricolores de l'An II

A leur place sont apparus de nouveaux joueurs, les Tricolores de l'An II, après la Coupe du Monde.

Le rajeunissement s'est effectué en cette fin de saison surtout. Jusque là, Paul Nicolas et ensuite ses successeurs faisaient du sentiment et hésitaient à remercier les anciens, ces bons et fidèles serviteurs.

Mais le but marqué par Roger Marche contre l'Espagne (il ne pouvait pas souhaiter un plus bel adieu à l'équipe de France devant son public du Parc), déclencha le mouvement.

Après Muller adopté par le Club France à Sofia, ce fut Lamia, Wendling, Ferrier et le retour de Grillet, le 11 novembre, contre le Portugal ; puis la merveilleuse révélation de François Heutte le 13 décembre contre l'Autriche à laquelle succédèrent les essais convaincants des Chorda et Peyroche le 16 mars face au Chili, jusqu'à cette apparition inattendue mais à suivre, d'un Bruno Rodzik devant l'Autriche.

D'autres jeunes de talents frappent à la porte de l'équipe de France : un Herbin par exemple, dont il est regrettable qu'il n'ait pas fait au moins un match avec l'équipe A avant la phase finale de la Coupe d'Europe des Nations ; un Sauvage aussi, qui ne tardera pas à s'imposer puisqu'il va jouer à Reims la saison prochaine.

...1960 : LA JEUNESSE TRIOMPHANTE DU FOOTBALL

6 Août 1959 : Kopa retrouve enfin Fontaine, d'abord avec Reims, puis dans l'équipe de France.

7 11 octobre 1959 à Sofia : Muller (à gauche) gagne immédiatement ses galons de footballeur à part entière. Mais la France perd son premier match depuis la Suède.

8 13 décembre 1959 à Colombes : Heutte (au centre) fait merveille pour ses débuts en équipe de France. On tient en lui un Tricolore plein de race.

1951. — Au Parc : la seule victoire française et le dernier match de Darui (à droite).

1953. — A Zagreb : Marcel (au centre) tente, une fois de plus, l'impossible.

1954. — A Lausanne : Milutinovic (à droite) trompe Dereuddre et Jonquet masqué ; son but mettra la France knock out.

1955. — A Colombes : Remetter est brillant mais les Yougoslaves font encore match nul.

1958. — A Vaesteras : Kopa (n° 18) bouscule Boara mais la France, bien que supérieure, va s'incliner une fois de plus.

Car, et c'est finalement la plus belle satisfaction de ces deux dernières saisons, le football français, en dépit de ses hauts et bas, s'est découvert un effectif plus riche en joueurs de valeur. La classe « internationale », qui se limitait naguère à une quinzaine de joueurs, s'est enrichie aujourd'hui de nombreuses unités.

Consultez le tableau des Tricolores pour les 13 derniers matches : 35 joueurs utilisés. C'est ainsi qu'en dépit de l'éclipse des Wisnieski, Lerond, Marcel, en dépit du vieillissement des Jonquet, Penverne et Marche, et enfin, malgré les accidents de Piantoni et Fontaine, l'équipe de France a pu maintenir haut le flambeau de sa renommée, flambeau que l'on souhaite voir encore briller d'un vif éclat en ce mois de juillet 1960.

JEAN VINCENT LE PLUS RÉSISTANT

Pour ces treize derniers matches, le « Club France » a fait grande consommation de joueurs: 35 au total. Vincent a été le plus sollicité. Il n'en a manqué que deux, contre la Grèce le 3 décembre 1958 (il n'y avait d'ailleurs aucun Rémois ce jour-là, Reims jouant en Coupe d'Europe) et contre l'Autriche le 27 mars.

Voici, dans l'ordre, le nombre de participation de ces 35 joueurs.

11 matches : Vincent (Reims)
10 matches : Kaelbel (Monaco)
9 matches : Fontaine (Reims)
8 matches : Lerond (Stade Français)
7 matches : Colonna (Reims), Marche (Racing), Penverne (Reims puis Red Star), Ferrier (Saint-Etienne), Kopa (Reims), Muller (Reims).
6 matches : Wendling et Jonquet (Reims).
5 matches : Lamia (Nice), Griliet (Racing), Douis (Lille et Le Havre), Marcel (Marseille et Toulon).
4 matches : Deladerrière (Nancy), Guillas (Bordeaux), Heutte (Racing).
3 matches : Wisnieski (Lens), Piantoni (Reims), Ciosowski (Racing), Lafont (Nîmes).
2 matches : Rahis (Nîmes), Abbes (Saint-Etienne).
1 match : Remetter (Limoges, Chorda (Nice), Rodzik (Reims), Bollini (Racing), Peyroche (St-Etienne), Bruey (Angers), Dombeck (Rennes), J. Tellechea (Sochaux), Skiba (Nîmes), Stako (Valenciennes).

FRANÇAIS

9 **Ferrier (à gauche) et Wendling, deux hommes qui sont devenus des internationaux indiscutables au cours de la saison 1959-60.**

10 **17 décembre 1959 : la France a battu l'Espagne au Parc. C'est la plus belle satisfaction d'Alex Thépot depuis la Coupe du Monde. Et celle de Marche, qui a marqué « son » but.**

11 **Fontaine hors de combat. Un coup dur pour Reims et la sélection. Mais le football français est riche !**

COUPE D'EUROPE DES NATIONS

YOUGO

LA NOUVELLE VAGUE BAT TOUS

BELGRADE. — L'histoire est un éternel recommencement... c'est ce que disent les Yougoslaves qui n'ont pu s'empêcher de sourire en apprenant le résultat du tirage au sort de la Coupe d'Europe des Nations. « Ainsi, une fois de plus, nous allons retrouver la France sur notre route... et une fois de plus nous allons l'empêcher de dormir », disent-ils volontiers aussi bien dans les milieux officiels que dans tous les quartiers de Belgrade où se réunissent régulièrement les passionnés du ballon rond. L'annonce du match France - Yougoslavie version 1960 a même provoqué, devant le siège de la Fédération, un attroupement exceptionnel. Pendant plus d'une heure on y a parlé de la rencontre pour conclure avec un optimisme général : « Le France-Yougoslavie » du Parc des Princes sera bien dans la tradition qui veut que les Tricolores français soient toujours les victimes. »

VERS UNE « SUPER-EQUIPE »

Tous ces gens-là oublient, bien sûr, que tout peut avoir une fin. Mais il faut avouer que leurs arguments sont assez solides. Ils estiment que la Yougoslavie est sur le point de retrouver une équipe de qualité exceptionnelle car la génération montante prend brillamment la relève de la vieille garde avec le brio des anciens et une qualité que ces derniers n'avaient pas : l'efficacité.

Et à l'appui de ces arguments, ils sont tout fiers d'annoncer les trois derniers résultats de l'équipe nationale : deux victoires sur la Grèce et le Portugal par le même score de 5-1, et un match nul devant l'Angleterre à Wembley (3-3).

Bien sûr ces trois scores ont été obtenus devant des formations soit de second ordre, soit sur le déclin. Mais treize buts en trois matches, c'est quelque chose... auquel le Yougoslave du football n'était pas du tout habitué !

On sait, en effet, que le footballeur balkanique est un artiste, un romantique qui fait de l'art pour l'art. Les techniciens français ont dit un jour de notre football : « S'il était plus positif, il serait peut-être l'un des deux ou trois meilleurs du monde. »

Eh ! bien il est précisément en train de devenir plus réaliste et c'est cela la grande réussite de la « nouvelle vague » pour employer une expression maintenant en vogue à Paris.

A la tête de la « marée montante » celle qui fait oublier les Bobek, Tchaïkowski, Milutinovic, celle qui fait trembler les Zebec, Kostic, Beara, et Sekularac derniers représentants de la vieille garde (sans être pour cela des patriarches) figurent des garçons dont les noms sont à peu près inconnus du public français.

A Paris, on verra des joueurs comme Zanetic, Perusic, Jusufi, Galic, nouvelles vedettes dont le prestige va grandissant et dont les noms brilleront peut-être très bientôt au firmament du football européen.

LA TRADITION DEMEURE QUAND MEME...

Nous avons dit que tous ces garçons avaient le mérite de donner au football yougoslave le sens des réalités. Mais il ne faut tout de même pas aller trop loin. Certes, ils sont plus efficaces et ont enfin compris que le plus court chemin d'un point à un autre était la ligne droite.

Mais ils maintiennent tout de même une tradition vieille comme la Yougoslavie. On ne mérite pas le nom de

Sekularac : un réaliste mais aussi un artiste.

Perusic : l'un des plus brillants représentants de la nouvelle vague.

200.000 SPECTATEURS PAR DIMANCHE

● Le football yougoslave compte 110 000 joueurs licenciés qui sont répartis dans 1 800 clubs.

● Le bon joueur yougoslave n'est pas professionnel, mais il gagne néanmoins 300 à 400 NF par mois auxquels viennent s'ajouter des primes de matches et de classement.

● Douze clubs seulement jouent en division I où l'Etoile Rouge, Partizan, Dynamo Zagreb et Hajduk Split sont actuellement les meilleurs. La division II est partagée en deux groupes de douze. Les deux lauréats remplacent automatiquement les deux derniers de division I.

● La Coupe de Yougoslavie (créée en 1946) réunit tous les clubs du territoire et obtient un énorme succès.

● Une journée de football est suivie régulièrement par 150 à 200 000 spectateurs. A Belgrade, l'Etoile Rouge ou Partizan évoluent souvent devant 50 000 spectateurs. Mais la province gagne du terrain, surtout à Dubrovnik et à Sarajevo, les deux nouvelles villes en vogue.

LA PLUS JEUNE SÉLECTION EUROPÉENNE

GARDIENS

MILUTIN SOSRIC, étudiant de l'Ecole Moyenne de Finances (Partizan de Belgrade). Né en 1938. 12 sélections. Taille : 1 m. 82. Poids : 81 kgs.

VLADIMIR BEARA, ouvrier (Etoile Rouge). Né en 1928. 60 sélections. Taile : 1 m. 82. Poids : 85 kgs.

BLAGOJE VIDINIC, étudiant à la Faculté de Droit (Radnicki Belgrade). Une sélection. Né en 1930. Taille : 1 m. 93. Poids : 96 kgs.

ARRIERES

VLADIMIR DURKOVIC, arrière droit. Etudiant de la Faculté des Sciences économiques (Etoile Rouge). Né en 1936. 13 sélections. Taille : 1 m. 76. Poids : 74 kgs.

SAHRUDIN JUSUFI, arrière gauche. Etudiant de l'Ecole Moyenne de Finances (Partizan Belgrade). Né en 1939. 12 sélections. Taille: 1 m. 74. Poids : 72 kgs.

BRANKO ZEBEC, arrière central. Etudiant à la Faculté des Sciences Physiques (Etoile Rouge). Né en 1929. 61 sélections. Taille : 1 m. 79. Poids : 81 kgs.

TOMISLAV CRNKOVIC, arrière. Journaliste (Dynamo Zagreb). Né en 1929. 53 sélections. Taille : 1 m. 83. Poids : 84 kgs.

JOVAN MILADINOVIC, arrière central. Employé (Partizan Belgrade). Né en 1939. 8 sélections. Taille : 1 m. 78. Poids : 76 kgs.

ZARKO NIKOLIC, arrière. Etudiant (Vojvodina de Novisad). Né en 1935. 1 sélec-

SLAVIE

LES RECORDS

PAR PETAR STEVCIC

footballeur à Belgrade ou ailleurs si l'on n'est pas capable de contrôler parfaitement une balle, de la caresser amoureusement, de la mener à sa guise et de la donner quand il faut et où il faut au partenaire le mieux placé. S'il en est ainsi, c'est bien sûr parce qu'on ne saurait changer la race d'un homme (avec ses défauts et ses qualités) mais aussi parce que l'entraîneur national Milorad Ciric veille au grain.

Ciric est très évasif quand on lui parle de la façon de jouer du onze yougoslave 1960. Il a pris l'habitude de répondre : « Notre jeu dépend de l'adversaire. Nous avons une manière spéciale pour chaque événement. Notre équipe peut se comporter de dix façons différentes car elle possède des joueurs aux possibilités immenses et que je me suis bien gardé d'enfermer dans un système trop défini. Ma thèse a été triomphante contre la Grèce, le Portugal et l'Angleterre où un observateur neutre n'aurait pas reconnu l'équipe qui a réussi trois résultats étonnants. Oui, la Yougoslavie 1960 est un véritable caméléon qui sait changer de peau, selon les circonstances. Ce qui ne veut pas dire, loin de là, qu'elle est devenue irrésistible... »

Et pourtant Ciric, contrairement à ce qu'on croit généralement, éprouve de grandes difficultés pour bien préparer son équipe. Le championnat, les nombreuses rencontres amicales qui s'y ajoutent, ne lui permettent pas de grouper les internationaux comme il voudrait le faire. Mais il espère tout de même que son travail, aussi minuté soit-il dans le temps, donnera d'excellents résultats à Paris dans une Coupe d'Europe des Nations qui est pour les Yougoslaves une étape importante avant une Coupe du Monde 62 où ils espèrent faire sensation.

On voit donc clairement ce qui attend l'équipe de France, le 6 juillet, au Parc des Princes, devant un ensemble qui bat tous les records de jeunesse.

L'équipe yougoslave qui a battu le Portugal, le 15 mai, assurant ainsi sa place au tournoi final de la Coupe d'Europe. De gauche à droite : Kostic (capitaine), Sosic, Nikolic, Jusufi, Durkovic, Cebinac, Galic, Zanetic, Knez, Perusic, Sekularac. Ci-dessous : Kostic : le meilleur tireur yougoslave. A Belgrade, on le surnomme le « shooteur atomique ».

« UNE EQUIPE D'ATTAQUANTS » ANNONCE LE SELECTIONNEUR ALEXANDRE TIRNANIC

ALEXANDRE TIRNANIC, depuis de nombreuses années sélectionneur de l'équipe yougoslave, est certainement l'homme qui connaît le mieux les possibilités du football yougoslave. Ancien ailier droit de l'équipe nationale (en 1930 à Montevidéo il joua une demi-finale du championnat du monde) il a passé sa vie parmi les joueurs sur lesquels il a beaucoup d'autorité.

Voilà ce qu'il dit de l'équipe yougoslave qui prendra part au tournoi final de la Coupe d'Europe :

« Nous voulons que notre équipe soit offensive. Pour cela nous avons conseillé depuis quelques semaines aux équipes yougoslaves de première et deuxième divisions d'évoluer dans ce sens.

Nous venons également de procéder à la relève de la vieille garde. Les internationaux les plus anciens sont Beara et Zebec. Je crois que notre équipe nationale actuelle est la plus jeune de toutes les équipes d'Europe. La moyenne d'âge est au-dessous de 23 ans !

Nous avons à notre disposition un nombre élevé de joueurs qui donnent pleine satisfaction du point de vue des connaissances techniques et c'est pour cela que c'est la forme du moment qui joue un rôle décisif.

Pour le tournoi final de la Coupe d'Europe, nous serons les plus jeunes, ce qui peut être un avantage, mais aussi un désavantage pour nous.

J'espère que nous allons améliorer notre standing actuel. Le seul fait de participer à la phase finale de la compétition européenne est déjà d'ailleurs un grand succès.

Ce tournoi nous donnera de précieuses indications pour un objectif plus lointain : la Coupe du Monde 62 ».

tion. Taille : 1 m. 78. Poids : 84 kgs.

DEMIS

ZELJKO PERUSIC, demi droit. Ouvrier industriel (Dynamo Zagreb). Né en 1937. 6 sélections. Taille : 1 m. 66. Poids : 65 kgs.

ANTE ZANETIC, demi gauche. Etudiant à la Faculté des Sciences Techniques (Hajduk Split). Né en 1936. 3 sélections. Taille : 1 m. 71. Poids : 76 kgs.

AVANTS

ZVEZDAN CEBINAC, ailier droit. Etudiant à la Faculté de Droit (Partizan Belgrade). Né en 1939. 9 sélections. Taille : 1 m. 76. Poids : 69 kgs.

MUHAMED MUJIC, inter droit. Etudiant (Velez de Mostar). Né en 1933. 19 sélections. Taille : 1 m. 69. Poids : 73 kgs.

DRAGOSLAVE SEKULARAC, avant centre. Etudiant à l'Ecole Supérieure de Météorologie (Etoile Rouge Belgrade). Né en 1938. 23 sélections. Taille : 1 m. 68. Poids : 72 kgs.

MILAN GALIC, inter gauche. Etudiant à la Faculté de Droit (Partizan Belgrade). Né en 1939. 6 sélections. Taille : 1 m. 74. Poids : 75 kgs.

BORA KOSTIC, ailier gauche. Etudiant de la Faculté de Droit (Etoile Rouge Belgrade). Né en 1930. 21 sélections. Taille : 1 m. 83. Poids : 85 kgs.

TOMISLAV KNEZ, inter ou ailier. Employé (Borac de Banjaluka). Né en 1937. 4 sélections. Taille : 1 m. 76. Poids : 71 kgs.

DRAZAN JERKOVIC, avant centre. Etudiant à la Faculté d'Architecture (Dynamo Zagreb). Né en 1937. 1 sélection. Taille : 1 m. 85. Poids : 84 kgs.

COUPE D'EUROPE DES NATIONS

U.R.S.S

LE FOOTBALL LE P

MOSCOU — J'ai encore présent à la mémoire ce jour gris de l'automne 1955 où les sélections de France et d'U.R.S.S. s'affrontèrent au Stade Dynamo de Moscou pour leur premier match de l'après-guerre. La rencontre terminée, nos joueurs quittèrent le terrain la tête basse, avec un air aussi sombre que le ciel d'automne. Les Français, eux, étaient par contre franchement contents et extériorisaient une joie fort compréhensible. Pourtant les deux équipes venaient de faire match nul (2-2). Mais pour les Tricolores, le match nul avait l'allure d'une victoire, alors que pour les Soviétiques il ressemblait à une défaite.

Quatre ans se sont écoulés depuis. Nos footballeurs ont connu un échec au Championnat du Monde 1958, en Suède, et ont été incapables de se qualifier pour les prochains Jeux Olympiques de Rome.

On en a naturellement conclu que le football soviétique traversait une crise très grave et qu'il était en déclin. Je crois que ceux qui ont cette opinion se trompent lourdement. Le sport, c'est le sport. On y gagne et on y perd, c'est naturel. Certes, nous avons connu une période assez troublante d'insuccès. Mais aussi paradoxal que cela puisse paraître, je suis persuadé que le football soviétique reste ce qu'il est. Et mes paroles, vous pouvez me croire, ne sont pas jetées en l'air.

L'insuccès, c'est dans la plupart des cas, le fait du hasard qui est propre à la nature même du sport, puisque dans chaque compétition, la chance tient un rôle important.

Mais pour un Soviétique la réussite fait partie d'un plan. Celui-ci est préparé, très minutieusement comme toujours. Il repose sur une base solide, fondamentale. Cette base c'est la pratique massive du sport. En U.R.S.S. aucun n'est plus populaire que le football. Je peux même vous préciser que les puristes de l'athlétisme en sont révoltés, car comparé au football, leur sport favori fait pâle figure. Il est peut-être plus important pour la santé, mais beaucoup moins spectaculaire et intéressant pour la foule. C'est pourquoi le football domine tout en U.R.S.S., tant par la qualité que la quantité de ses pratiquants.

Herrera étonné par les Soviétiques

Où en est-il ce football soviétique que certains ont du mal à situer sur le plan international ? Je vais vous donner un exemple. Lors du récent match U.R.S.S.-Pologne, j'étais, dans les gradins du stade, le voisin de l'entraîneur Hélénio Herrera qui était venu voir une équipe qui aurait dû être l'adversaire de l'Espagne en quart de finale de la Coupe d'Europe des Nations. Hélénio Herrera suivit la rencontre avec une attention toute particulière. Il apprécia le jeu collectif des soviétiques et nota tous les joueurs avec une précision étonnante. Il reconnut notamment d'énormes qualités au jeune ailier gauche Meskhi (attaquant rapide et très bon technicien), à l'incroyable travailleur qu'est l'inter Bouboukine, à l'avant centre Ponedelnik. Il insista aussi beaucoup sur Ivanov et Metreveli, footballeurs réputés, eux, dans le domaine international.

Les compliments d'Hélénio Herrera me firent particulièrement plaisir. En effet j'entendais dire à longueur de journée que les soviétiques n'avaient plus d'attaquants de grande classe. Or tous les hommes cités par Herrera furent précisément des avants, des hommes qui marquèrent chacun un but contre la Pologne.

Ainsi, la preuve fut fournie par un observateur neutre, qu'il n'y avait pas que des arrières en

VISAS POUR LA FRANCE

GARDIENS :

YACHINE LEV. — 1 m. 81, 80 kgs, né en 1929. Maître émérite des Sports (Dynamo de Moscou)

MASLATCHENKO WLADIMIR. — 1 m. 79, 78 kgs, né en 1936. Maître des Sports (Lokomotiv de Moscou).

ARRIERES :

KESSAREV WLADIMIR. — 1 m. 80, 78 kgs, né en 1930. Maître des Sports (Dynamo de Moscou).

MASLENKINE ANATOLI. — 1 m. 76, 73 kgs, né en 1930. Maître émérite des Sports (Spartak de Moscou).

KROUTIKOV ANATOLI. — 1 m. 73, 76 kgs, né en 1933. Maître des Sports (Spartak de Moscou).

KOUZNETSOV BORIS. — 1 m. 75, 73 kgs, né en 1928. Maître émérite des Sports (Dynamo de Moscou).

DEMIS :

VOINOV YURI. — 1 m. 74, 72 kgs, né en 1931. Maître émérite des Sports (Dynamo de Kiev).

TSAREV VICTOR. — 1 m. 76, 71 kgs, né en 1931 Maître émérite des Sports (Dynamo de Moscou).

NETTO IGOR. — 1 m. 79, 73 kgs, né en 1930. Maître émérite des Sports (Spartak de Moscou).

AVANTS :

METREVELI SLAVA. — 1 m. 70, 64 kgs, né en 1936. Maître des Sports (Torpedo de Moscou).

IVANOV VALENTIN. — 1 m. 78, 70 kgs, né en 1934. Maître émérite des Sports (Torpedo de Moscou).

PONEDELNIK VICTOR. — 1 m. 81, 76 kgs, né en 1937. Maître des Sports (Rostov, équipe militaire).

KALOEV CAOR. — 1 m. 80, 68 kgs, né en 1931. Maître des Sports (Dynamo de Tbilissi).

BOUBOUKINE VALENTIN. — 1 m. 81, 77 kgs, né en 1933. Maître des Sports (Lokomotiv de Moscou).

MESKHI MICHEL. — 1 m. 68, 69 kgs, né en 1937. Maître des Sports (Dynamo de Tbilissi).

LOBANOVSKI VALERI. — 1 m. 87, 79 kgs, né en 1939. Sportif 1re catégorie (Dynamo de Kiev).

MOSSALEV YURI. — 1 m. 74, 71 kgs, né en 1936. Maître des Sports (Rostov).

YACHINE, l'araignée de Moscou

Lev Yachine reste l'atout numéro un du football soviétique. C'est un gardien comme il n'y en a pas deux dans le monde. Il est à la fois athlétique, brillant, énergique, gagneur. C'est aussi l'exemple type du gardien de but jouant quatrième arrière.

Photos Roland GOTA.

KATCHALINE : « J'ESPERE RETROUVER LA FRANCE EN FINALE »

S'il est un homme discret, c'est bien Gavril Katchaline l'entraîneur de l'équipe d'U.R.S.S. Il voit, il regarde, il enregistre, mais il parle peu. Cependant, Katchaline est persuadé que les footballeurs soviétiques arriveront en demi-finale de la Coupe d'Europe des Nations au mieux de leur forme. Il espère même que l'U.R.S.S. battra la Tchécoslovaquie qu'il a vu jouer tout récemment contre la Roumanie à Bratislava.

« Je redoute beaucoup plus l'équipe de France qui battra sans doute la Yougoslavie et ira en finale, avoue-t-il. De toute façon l'U.R.S.S., selon son habitude, jouera pour gagner un titre qui la remettrait au tout premier plan du football européen. »

Quant à la formation de son équipe, Katchaline est muet. Mais s'il lancera des jeunes dans la bataille de la Coupe d'Europe, il fera, malgré tout, confiance à l'expérience de Yachine et de Netto, les deux valeurs sûres de l'équipe soviétique.

PAR BEKNAZAR YOUZBACHEV
DE SOVIETSKI SPORT DE MOSCOU

LUS MASSIF DU MONDE

U.R.S.S. et que l'inimitable Yachine n'était pas le seul défenseur de notre prestige.

Un problème difficile : Comment sélectionner

Il est bon aussi, je le crois, de souligner qu'en dehors des internationaux il existe en U.R.S.S. beaucoup d'autres joueurs capables de monter très haut. Je ne vous en citerai que deux : Ambartsoumian (Club Central de l'Armée), un fin tacticien qui est l'homme de toutes les attaques de son équipe et Lobanovski (Dynamo de Kiev), qui est incontestablement l'un de nos meilleurs techniciens. Oui, les jeunes et brillants footballeurs sont nombreux chez nous. Si nombreux même que parfois surgissent des difficultés inattendues. Ne souriez pas, c'est vrai.

C'est un paradoxe. Mais il faut insister sur lui. On juge la classe du football d'un pays d'après les performances de sa sélection nationale. C'est juste, à mon avis, pour des pays comme la Hongrie ou la France, mais pas tout à fait pour l'Union Soviétique. Il est en effet beaucoup plus facile de rassembler l'élite du football national en France que sur un territoire aussi vaste que le nôtre. En France toutes les étoiles du football sont bien en vue, du Pas-de-Calais à Marseille. Mais chez nous elles brillent de Léningrad à la Mer Noire. C'est tout dire... Ainsi le problème pour nous, soviétiques, est de trouver un système de sélection efficace pour permettre à nos meilleurs joueurs d'avoir leur chance de s'exprimer totalement.

Mais rassurez-vous ! L'équipe d'U.R.S.S. viendra en France pour la Coupe d'Europe des Nations avec l'ambition de remporter le titre. Elle y viendra avec beaucoup de satisfaction car on aime beaucoup le football français en U.R.S.S. Le Sovietski-Sport parle souvent du championnat de France et des meilleurs footballeurs français. Tous les lecteurs du quotidien sportif moscovite savent qui est Kopa, Vincent ou Piantoni. Tenez, je vais même vous citer une anecdote : il y a quelque temps, un jeune garçon de dix ans, fils d'un de mes amis, est venu me trouver en me disant : « Raymond Kopa est le meilleur footballeur du monde ! ». Cela se passe, je pense, de tout commentaire.

LE SPORT N° 1 DE L'UNION SOVIETIQUE

● Le football est devenu le sport le plus populaire en Union Soviétique où chaque ville et chaque village a son terrain de football.

● Il est extrêmement difficile de préciser le nombre de joueurs opérant en U.R.S.S. Il y en a des dizaines de millions. Les équipes permanentes d'usines, fabriques, houillères, kolkhoses et sovkhoses groupent à elles seules 1.500.000 joueurs.

● Les matches attirent de plus en plus de spectateurs. On peut estimer leur nombre à 100 millions par an. Cette saison le football soviétique a évolué dans son organisation. Le championnat d'U.R.S.S. oppose 22 équipes divisées en deux groupes. Dans chaque groupe trois équipes seulement se qualifient pour la poule finale. Cette innovation a eu beaucoup de succès, car la quantité s'est transformée en qualité.

● De nouvelles équipes se mettent ainsi en évidence. Daugava de Riga et le Spartak Dorevan figurent aujourd'hui parmi les meilleures du groupe I, tandis que Belarouz de Minsk domine dans le groupe II, prenant le pas sur des équipes comme le onze de l'Armée et le Spartak de Moscou.

COUPE D'EUROPE DES NATIONS

TCHÉCO

LE FOOTBALL ANG

BRATISLAVA. — Une victoire à Maracana, dans la Coupe du Monde 1950, aux dépens du Brésil (1-0), une autre obtenue en 1955 au Nepstadion, face à la grande équipe de Hongrie (4-2) demeurent à ce jour les plus beaux titres de gloire de la Tchécoslovaquie.

Mais il ne s'agit là que de hauts faits d'après la guerre, la Tchécoslovaquie pouvant se flatter d'avoir compté, avant le grand conflit, parmi les pays d'avant-garde en matière de football. On n'a pas oublié, entre autres, son titre de finaliste olympique 1920 — à une époque où chaque pays délléguait ses meilleurs représentants aux Jeux — et surtout son extraordinaire performance de la Coupe du Monde 1934, à Rome, où elle ne s'incline qu'après prolongation (1-2) devant la « squadra azzura » de sa fameuse réputation. Qui ne se souvient aussi du célèbre gardien Planicka, l'homme aux 74 sélections, dont aujourd'hui encore la popularité est restée intacte, de l'arrière Burger, des Puc, Nejedly et autres Svoboda, ces buteurs qui ont été en quelque sorte, les précurseurs du moderne football offensif d'Europe Centrale ? Le seul nom de Planicka que l'on a récemment applaudi, à 56 ans, au cours d'un match entre anciens internationaux de Tchécoslovaquie et d'Autriche, illustre à lui seul la plus riche période (1925-1938) du football tchécoslovzque.

Mais depuis la libération et plus précisément aujourd'hui, mis à part quelques exploits sans lendemain, la Tchécoslovaquie s'est contentée de vivre sur un plan moins élevé. Elle a certes gagné une Coupe internationale disputée en matches aller et retour — et de 1955 à 1959 — en compagnie de la Hongrie, de la Yougoslavie, de l'Autriche, de l'Italie et de la Suisse. Mais ce n'est pas cela qui a pu rehausser son prestige, lui faire oublier les heures glorieuses du passé.

Et pourtant, depuis le début de l'an 1959, les Tchécoslovaques n'ont plus perdu un seul match. Cette persévérance, cette constance dans le succès leur font caresser l'espoir d'un brillant comportement dans le tournoi final de la Coupe d'Europe, épreuve qui va, pour leur plus grand plaisir, se dérouler en France, ce pays qui leur avait tant réussi entre les deux guerres.

De n'avoir plus perdu depuis dix-huit mois laisse donc envisager dans l'esprit de nos amis tchèques un avenir assez souriant. Mais les observateurs neutres ou sensés ne manquent pas de souligner qu'en dehors de leur écrasant succès sur l'Autriche (4-0 en mars dernier), les hommes de Vytlacil n'ont absolument rien prouvé à battre l'Eire, le Danemark, la Roumanie ou même l'Italie.

PROGRESSION... DEFENSIVE

En fait, et si l'on en croit les spécialistes, le football tchécoslovaque a seulement évolué sur le plan défensif. Naguère, l'objectif commun était de marquer beaucoup de buts, sans tenir compte de ceux encaissés. Aujourd'hui, le défenseur applique des consignes plus strictes. Il sait s'adapter aux circonstances (marquage individuel ou défense de zone, placement, sens de l'anticipation) et l'arrière central Popluhar, intelligent et intraitable, en est la plus frappante illustration.

En revanche, les attaquants semblent avoir perdu de cet opportunisme et de cette inspiration qui caractérisaient leurs devanciers, les Puc et Nejedly ou, plus près de nous, les Bican, Kopecky et Pazicky. Le meilleur des avants modernes est sans doute Bubnik lequel hélas doit partager son activité entre le football et le hockey sur glace, spécialité où il s'est affirmé le meilleur tchécoslovaque lors des Jeux d'Hiver de Squaw Walley. Bubnik est à la fois un inter ou un avant-centre de soutien et un buteur redoutable, mais le moins que l'on puisse dire est qu'il est insuffisamment soutenu. Les puncheurs d'antan ont disparu et les Kvzsnak, Molnar, Vojta, Pavlovic, Dolinsky et autres Moravcic opèrent de manière trop compliquée pour pouvoir être réellement dangereux.

GARE AUX DEMIS !

« Technique d'abord », répète sans cesse Vytlacil. C'est peut-être à cause de cela que le bât blesse, car les attaquants tchécoslovaques sacrifient de ce fait l'efficacité à la manière.

BUBERNIK (n° 6) est un buteur redoutable comme le démontre notre document où il marque de la tête.

LES DIX-SEPT POUR LA FRANCE

GARDIENS DE BUT

STACHO Imrich (Spartak Trnava). — 29 ans, 29 sélections. La grande classe. La Tchécoslovaquie n'avait pas connu de meilleur gardien depuis le célèbre Planicka. Un genou fragile laisse cependant planer un doute sur son avenir.

SCHROIFF Viliam (Slovan Bratislava). — 29 ans, 12 sélections. Un garçon clairvoyant, autoritaire et qui compte beaucoup sur son expérience.

ARRIERES

BOMBA Josef (Etoile Rouge Brno). — 21 ans. Du dynamisme, de la vitesse et une bonne technique. On compte beaucoup sur lui.

NOVAK Ladislav (Dukla Prague). — 29 ans, 50 sélections. Capitaine et animateur du onze, il demeure un arrière gauche extrêmement précieux par son expérience et son sens du jeu.

TICHY Jiri (E.R. Bratislava). — 27 ans, 6 sélections. On le considère comme le successeur de Novak. Technicien puissant et très actif.

POPLUHAR Jan (Slovan Bratislava). — 25 ans, 22 sélections. Solide, vigilant, il est, au poste d'arrière central, la clé de voûte de la défense. On l'a surnommé le rempart du fer.

DEMIS

BUBERNIK Titus (E.R. Bratislava). — 27 ans, 11 sélections. Le type même du demi offensif. Rapide et adroit, il possède un tir meurtrier qui

SLOVAQUIE

LAIS A L'HEURE D'EUROPE CENTRALE

UN REPORTAGE DE VICTOR SINET
Photos CESKOSLOVENSKY SPORT

Pour vous en convaincre, il n'est d'ailleurs pas de meilleure preuve que' celle apportée par les deux demis Bubernik et Masopust. Ces deux hommes sont en effet les deux véritables buteurs du onze national. Ce qui ne les empêche d'ailleurs pas d'accomplir également avec bonheur leur mission défensive.

Bubernik avait déjà été l'un des demis les plus en vue de la dernière Coupe du Monde. Il est devenu aujourd'hui l'un des tout premiers footballeurs tchécoslovaques, tant son style est mûr et infiniment varié.

Autre authentique vedette — avec Bubnik et Bubernik — le gardien de but Stacho. Le plus bel éloge fait au portier de Brno est de l'avoir surnommé « le nouveau Planicka ». Hélas, Stacho, qui souffre d'un ménisque, demeure douteux pour le voyage en France, et ce serait là un handicap sérieux pour la Tchécoslovaquie.

Dans cette équipe qui se vante de posséder avant tout un magnifique esprit collectif, il y a aussi Novak, l'arrière aux 50 sélections, mais les techniciens ne manquent pas de se demander si l'on ne ferait pas mieux de lui préférer dorénavant Tichy.

A NE PAS MESESTIMER...

Donc, le football tchécoslovaque n'a guère suivi la progression constante accusée par son voisin hongrois. Il a évolué dans le domaine défensif, mais n'a plus sa souveraineté offensive d'autrefois. Il base tout sur la technique, au détriment parfois du rythme (Kvasnak, Pavlovic) et de l'opportunisme (Vojta, Polinsky).

En un mot comme en dix, il n'a donc pas retrouvé son prestige des années fastes d'avant-guerre. Mais il sait quand même s'adapter à toutes les circonstances et ses adversaires du tournoi final de la Coupe d'Europe seraient, par conséquent, imprudents de ne pas le prendre en considération...

POUR L'ENTRAINEUR RUDOLF VYTLACIL TECHNIQUE ET ESPRIT COLLECTIF D'ABORD !

RUDOLF VYTLACIL est le responsable technique de l'équipe tchécoslovaque. Nommé entraîneur d'état, il a pour charge de superviser le travail de tous les entraîneurs de club et il est aussi le sélectionneur unique.

Vytlacil a 48 ans. Tout en ce bel homme au visage basané, à l'œil clair, aux cheveux blanchissants et à la carrure massive, exprime une indomptable énergie.

Ancien joueur du Slavia Prague, de First Vienna et du Rapid de Vienne, Vytlacil est un homme qui considère que la technique doit passer avant tout.

« Sans la technique, la meilleure des volontés et le plus total engagement physique ne sauraient prévaloir », assure-t-il.

Mais Vytlacil est un malin. Ainsi pour faire face aux Roumains dont l'ardeur est l'arme essentielle, incorpora-t-il dans son équipe des hommes aguerris aux chocs -tels les vétérans Pavlovic et Novak qui put fêter du même coup sa 50e sélection.

Vytlacil a souri en apprenant que son collègue soviétique Katchaline n'avait point été convaincu par le comportement des Tchécoslovaques à Bratislava (contre la Roumanie).

« On aurait tort, dit-il, de nous juger sur ce match et Katchaline le premier se rendra compte que la tactique de nos joueurs varie selon l'adversaire ».

A-t-il déjà préparé ses plans pour la Coupe d'Europe, prévoit-il des consignes spéciales, ou encore nous réserve-t-il une arme secrète ?

A toutes ces questions, l'entraîneur tchèque sourit : « Je le répète, notre équipe joue selon son inspiration et en fonction du jeu adverse. Nos atouts-maîtres ? Technique et sens du jeu collectif. Il n'y a pas de grandes vedettes chez nous, mais seulement onze joueurs qui se comprennent et se complètent. Ainsi, le football tchécoslovaque a-t-il pu accomplir depuis deux ans de notables progrès qui l'ont ramené au premier plan de l'actualité internationale ».

S'il craint davantage la France que l'U.R.S.S. ? Le propos lui semble puéril, mais il ne manque pas d'observer :

« Par le passé, Français et Soviétiques nous ont souvent déçus, mais cela n'est pas sensé avoir une quelconque signification. Il y a bien des fois aussi où nous avons battu les Yougoslaves. Et pourtant, ces derniers représentent la bête noire de la France... ».

Bref, Vytlacil n'entend se fier qu'aux seuls résultats présents. Et comme son équipe n'a plus perdu depuis 18 mois...

INVAINCUE DEPUIS 18 MOIS !

DEPUIS la dernière Coupe du Monde, où elle fut éliminée dans sa poule — mais en match d'appui — par l'Islande, la Tchécoslovaquie a disputé 14 matches, obtenant 8 victoires et 2 nuls et concédant 4 défaites. On notera cependant qu'elle n'a perdu aucune de ses sept dernières parties.

1958. — *Prague* : battue par l'U.R.S.S. (1-2) ; *Bratislava* : bat la Suisse (2-1); *Ostrava* : battue par la Bulgarie (0-1); *Gênes* : match nul avec l'Italie (1-1): *Istanbul* : bat la Turquie (1-0).

1959. — *Moscou* : battue par l'U.R.S.S. (1-3); *Dublin* (match aller Coupe d'Europe) : battue par l'Eire (0-2); *Bratislava* (match retour Coupe d'Europe) : bat l'Eire (4-0); *Copenhague* (huitièmes aller de Coupe d'Europe) : match nul avec le Danemark (2-2); *Brno* (huitièmes retour) : bat le Danemark (5-1); *Prague* : bat l'Italie (2-1).

1960. — *Prague* : bat l'Autriche (4-0); *Bucarest* (quart de finale aller de Coupe d'Europe) : bat la Roumanie (2-0); *Bratislava* (quart de finale retour) : bat la Roumanie (3-0).

Deux fois plus de victoires donc que de défaites.

PRAGUE ET BRATISLAVA : DEUX FOYERS

● Quatorze équipes disputent le Championnat tchécoslovaque de Division I. L'Etoile Rouge de Bratislava, champion 1959, a perdu son titre. Un club inédit, Hradec Kralove, a été l'une des vedettes de l'épreuve 1960.

● Ce Championnat — il y en a également un de Division II avec deux clubs qui montent pour deux qui descendent — se dispute de septembre à juin avec une trêve en hiver (décembre, janvier).

● Comme dans tous les pays de l'Est européen, il n'y a pas de professionnels en Tchécoslovaquie. Mais ces amateurs sont employés... d'Etat.

● Les grands clubs se nomment Dukla Prague et Spartak Sokolovo (équipe de l'armée), côté tchèque ; Etoile Rouge de Bratislava et Slovan Bratislava, côté slovaque ; Spartak Brno, enfin, pour la Moravie. Ce sont ces clubs — Dukla et Slovan surtout — qui fournissent à l'équipe nationale presque tous ses éléments. A noter qu'aucun joueur de Hradec Kralove n'est international.

● Il n'y a pas de très grands stades de football en Tchécoslovaquie, mais un de 80 000 places à Prague et un autre de 100 000 à Bratislava sont à l'étude.

lui permet de marquer beaucoup de buts (2 contre la Roumanie).

MASOPUST Josef (Dukla Prague). — 29 ans, 32 sélections. Un des chevronnés du onze et également un demi qui prête souvent main-forte à son attaque.

AVANTS

BRUMOVSKY Jan (Dukla Prague). — 23 ans, 3 sélections. Ailier droit de classe, laisse fonder beaucoup d'espoirs sur lui.

MORAVCIK Anton (Slovan Bratislava). — 29 ans, 18 sélections. Inter actif et clairvoyant, il doit former avec Brumovsky une aile droite dont on attend beaucoup.

PAVLOVIC Ladislav (Tatran Presov). — 34 ans, 14 sélections. Le poids des ans lui a fait perdre de sa vitesse et de son opportunisme d'antan.

VOJTA Josef (Spartak Prague). — 25 ans, 2 sélections. Cet inter régulateur n'a pas tenu ce qu'il promettait.

VACENOVSKY Josef (Dukla Prague). — 22 ans, 4 sélections. Vytlacil le considère comme un inter de grand avenir.

KVASNIAK Andrej (Spartak Prague). — 24 ans, 8 sélections. Elancé et puissant, ce bon technicien manque par trop de rythme pour devenir le grand avant centre qu'espère la Tchécoslovaquie.

BUBNIK Vlastimil (E.R. Brno). — 29 ans, 9 sélections. Egalement international de hockey sur glace, il a été le meilleur tchèque aux derniers jeux de Squaw Walley. Footballeur doué — il ne manque ni de technique ni d'efficacité — il a beaucoup perdu à préférer souvent son autre spécialité.

MOLNAR Pavol (Slovan Bratislava). — 24 ans, 13 sélections. Du tempérament et du punch; tient actuellement la corde pour le poste d'ailier gauche.

DOLINSKY Milan (E.R. Bratislava). — 25 ans, 6 sélections. A beaucoup déçu lors de ses dernières sorties, mais demeure, par ses débordements et ses tirs, un ailier fort valable.

L'équipe-type probable, selon que Stacha sera rétabli ou non :

STACHO OU SCHROIFF — BOMBA, POPLUHAR, NOVAK — BUBERNIK, MASOPUST — BRUMOVSKY, MORAVCIK, BUBNIK, MOLNAR, DOLINSKY.

Moyenne d'âge de ce onze : 27 ans.

SI DEUX ANS PAUL

SI Paul Nicolas était encore parmi nous, il dirait à ses « poulains » de l'équipe de France, en ce début juillet :

« Mes enfants, cette année, votre saison est... encore plus longue que les précédentes. Il va vous falloir donner un ultime coup de collier... Et tels que je vous connais, je suis certain que vous le donnerez...

« En demi-finale de la Coupe d'Europe des Nations, vous allez rencontrer les Yougoslaves... Pas besoin de vous faire un dessin sur les Yougoslaves, n'est-ce pas ? Vous les connaissez aussi bien que moi... Rappelez-vous seulement les trois dernières Coupes du Monde : Florence 1949... Lausanne 54... Vaesteras 58...

Mais cette fois, pas d'histoires ! Eut-elle la peau dure, il vous faut faire un sort à cette vieille légende voulant qu'on ne battra jamais la Yougoslavie... Je compte sur vous ? »

Et le chœur des tricolores eut répondu un OUI unanime, enthousiaste, au « patron », à l'ami.

Et tous ensemble, ils eussent évoqué ce match de Vaesteras. « Ce match maudit, qu'on-n'aurait-jamais-dû-perdre-mais-qu'on-a-tout-de-même-perdu... Heureusement qu'après il y eut l'Ecosse, puis l'Irlande... Après, aussi, il y eut la demi-finale contre le formidable Brésil. Et, encore après, cette glorieuse troisième place, si brillamment conquise contre l'Allemagne ! »

Hélas ! Deux ans après, Paul Nicolas n'est plus parmi eux, parmi nous. Mais à la veille de cette première compétition européenne des équipes nationales, la grande famille du football français adressera à son souvenir, plus que jamais présent, une émouvante pensée.

1. — Ce jeune Auvergnat de Paris manifeste de fort bonne heure d'exceptionnelles qualités de footballeur, en même temps qu'un caractère de forte trempe. En 1916, Paul Nicolas a dix-sept ans — nous sommes en pleine première guerre mondiale — et il fait florès dans le onze du patronage Paul-Bert. De son poste d'arrière, où on l'a placé pour « tenir l'équipe », il marque but sur but ! Ses exploits parviennent aux oreilles de M. Fort,

président du Gallia, qui est à l'époque le grand club de l'Est parisien. Un homme impressionnant, le père Fort : tout de noir vêtu, moustache et sourcils broussailleux, avec, sous le bras, toujours, un gigantesque « pépin » des familles. Oui, impressionnant, le père Fort... Mais il n'impressionne pas notre jouvenceau :

— Veux-tu entrer au Gallia, mon garçon ? Une place d'avant centre t'y attend...

— Au Gallia ? en quel honneur ? et avant centre... pourquoi ? Ma place est arrière... Et puis, vous ne m'avez jamais vu jouer !

— J'ai mon service de renseignements... Il paraît même que tu joues des deux pieds.

— Ça oui, on en parle... Mais je vous préviens : c'est l'équipe première ou rien !

∴

2. — C'est ainsi que Paul Nicolas entre comme avant centre au Gallia, dont il va faire les beaux dimanches en compagnie de son frère Henri. A 17 ans et demi, en mars 1917, il obtient sa première sélection dans l'équipe de France de l'Union (U.S.F.S.A.), contre la Belgique.

Mais c'est trois ans plus tard que commence vraiment sa grande carrière de footballeur. Il est alors militaire au 131e R.I. à Compiègne, où, certain jour, un capitaine du Génie lui annonce sa sélection dans l'équipe de France militaire pour le Challenge Kentish. Cet officier s'appelle Lucien Gamblin. Et il est aussi capitaine du Red Star :

— A propos, dit-il à Nicolas, tu devrais bien passer me voir un de ces soirs, à Saint-Ouen...

— Oui, mon capitaine.

Voilà comment, un peu plus tard, le fantassin Paul Nicolas endossa le maillot marine et blanc du Red Star, sous lequel il connaîtra ses plus belles heures de joueur, gagnant — notamment — quatre fois la Coupe (1921-22-23-28).

3. — De belles heures aussi sous le maillot de l'équipe de France, qu'il porta 35 fois. Telles celles du mémorable 5 mai 1921, où, devant la foule enthousiaste du Stade Pershing, les tricolores remportèrent leur première victoire sur les Anglais (2-1). Et c'est sur de solides épaules que les Gamblin, Devaquez, Boyer, Dubly et Nicolas regagnèrent ce jour-là les vestiaires.

Attaquant complet, organisateur infiniment lucide, « finisseur » émérite grâce à son tir soudain et percutant des deux pieds, Paul Nicolas imposait sa grande personnalité sur le terrain, tout comme il devait le faire plus tard dans son rôle de dirigeant.

4. — Oui, grande personnalité : caractère droit, ferme, tout d'une pièce, tel était Paul Nicolas, qui n'envoyait dire par personne ce qu'il avait à dire lui-même. Ni aux arbitres, dont certains en ont entendu de toutes les couleurs. Ni aux journalistes, lorsqu'il n'appréciait pas leurs critiques. Ni, sur le terrain, à ses adversaires directs qui (noblesse oblige !) ne le ménageaient guère. L'un d'eux, le

APRÈS

TEXTE DE JACQUES DE RYSWICK
DESSINS DE PAUL ORDNER

NICOLAS...

long et sec anglo-rouennais Witty, qui avait quelque peu abusé de ce qu'on appelle aujourd'hui

« l'anti-jeu », reçut un jour de Coupe de France, aussi sec, en plein figure, un magistral direct du droit de l'avant centre national !

5. — Ni surtout... les dirigeants, avec lesquels il eut pas mal de démêlés. Un jour — c'est Lucien Gamblin qui nous rappelle ces anecdotes — l'équipe de France, retour d'Europe centrale, déjeune au wagon-restaurant. Il fait chaud, les hommes ont soif et Nicolas commande un supplément de bière, que l'accompagnateur officiel refuse tout net de régler. Nicolas ne dit rien, paie, mais, question de principe, se jure de ne plus accepter aucune sélec-

tion : « cette pingrerie fédérale est par trop choquante ! »

Par la suite, l'affaire s'arrangea, grâce à l'intervention du président Jules Rimet, qui s'y entendait à arrondir les angles !

6. — La carrière de Paul Nicolas footballeur fut non seulement brillante, mais aussi infiniment méritoire. Durant plusieurs saisons il eut de graves ennuis avec un ménisque mal en point. De plus, son travail aux Halles l'obligeait à se lever chaque matin à deux heures, ce qui ne facilitait guère son entraînement. Mais ces lacunes étaient heureusement compensées par une classe hors de pair.

7. — Fin 1929, Nicolas, qui avait épousé la sœur de son ami Paul Deydier, et qui avait eu un fils, Louis, décida de s'établir pour son propre compte. S'étant ouvert de cette intention auprès de son ami et coéquipier de l'équipe de France l'Amiénois Urbain Wallet, les dirigeants de l'Amiens A.C. lui avancèrent des capitaux, remboursables en dix ans, pour monter une poissonnerie. Nicolas troqua ainsi le maillot du Red Star contre celui d'Amiens, où son commerce, bien dirigé, devint si prospère qu'il put s'acquitter de sa dette en quatre ans.

Mais il n'en avait pas terminé avec ses démêlés fédéraux. A l'instauration du professionnalisme, en 1932, et bien qu'il eut donné à la commission d'amateurisme sa parole de capitaine de l'équipe

de France que son commerce était « bien à lui », il fut classé pro.

8. — Nicolas fit justement appel au Bureau Fédéral, et là encore, grâce à l'intervention de M. Rimet, il obtint justice et fut requalifié amateur. Ce fut d'ailleurs pour lui une satisfaction toute morale. Il allait avoir 33 ans, ses affaires lui prenaient de plus en plus de temps, sa carrière de joueur était terminée.

Terminées aussi, une fois pour toutes, ses relations avec la Fédération. Tout au moins se le promit-il lorsqu'il eut regagné Paris en 1938.

Mais Paul Nicolas aimait trop le football pour

s'en tenir là. Après-guerre, en même temps qu'il fut nommé juge au tribunal de Commerce, il accepta de faire partie de la Commission juridique fédérale. Puis, en 1949, Emmanuel Gambardella, président de la Fédération et du Groupement, le sollicita pour entrer au Comité de sélection, alors présidé par Gaston Barreau.

9. — Dans ces différentes fonctions, sa personnalité, sa profonde connaissance du football, l'imposèrent tout naturellement au premier plan. Et, à la mort de M. Gambardella, en 1953, Paul Nicolas, bien qu'ayant refusé de poser sa candidature, fut porté, à l'unanimité, à la présidence du Groupement.

C'est à ce poste qu'il donna sa pleine mesure, grâce à son expérience, à sa saine vision des choses, à ses capacités de travail. Il se pencha efficacement sur tous les problèmes du football professionnel, tant sur le plan technique qu'administratif ou juridique. Et là encore, sa fermeté, son sens de l'équité, de la droiture eurent maintes fois l'occasion de se manifester : fût-ce au prix de situations cornéliennes comme celle qui le fit, en fin de saison 1955-56, déclasser le Red Star, son ancien club, qui venait d'obtenir son accession en première division.

10. — Cette fermeté de caractère, cette fidélité inébranlable à ses principes et à sa ligne de

conduite causèrent d'ailleurs sa démission de la présidence du Groupement, en mai 1956.

Estimant — à juste titre — indispensable pour l'assainissement du football pro de réduire le nombre des clubs de 38 à 32, mais n'étant pas suivi par l'assemblée, il préféra s'en aller plutôt que de couvrir une politique avec laquelle il était en désaccord.

Mais il continua à consacrer son activité à la direction de l'équipe de France. Ce onze tricolore, qu'avec la collaboration d'Alex Thépot, Albert Batteux et Jean Snella, il mena d'une main aussi ferme qu'amicale, à la troisième place de la Coupe du Monde 58...

Cette équipe de France qu'il quitta, au soir d'un match France-Belgique, le dimanche 1er mars 1959... pour ne plus jamais la revoir. Le surlendemain mardi 3 mars, vers midi, les milieux du football apprenaient, atterrés, que, sur une route, près de Clamecy, la voiture de Paul Nicolas, ayant à ses côtés sa femme, venait de percuter un arbre...

C'est à LUI que les tricolores dédieront leurs prochains matches de Coupe d'Europe des Nations !

LE TRANSF

En signant un contrat professionnel au Stade Français (ci-dessus sous l'œil de M. Lesomptier), Louis Duplenne s'est lié jusqu'à 35 ans selon la clause du contrat professionnel (reproduite ci-dessous).

L'ENQUÊTE DU MOIS

PAR JEAN CORNU

amateur, indication des clubs dans lesquels il a pratiqué au cours des cinq dernières saisons : saison

Clubs antérieurs saison saison saison saison

S'il s'agit d'un professionnel, indication des clubs auxquels il a appartenu les trois dernières saisons en précisant si les mutations étaient définitives ou temporaires : saison

saison saison

Il a été convenu ce qui suit :

Le Joueur (nom et prénoms) s'engage à pratiquer le football en qualité de joueur professionnel ou semi-professionnel [1] au (nom du Club) à dater du et jusqu'à l'âge de 35 ans (fin de saison de football après les 35 ans révolus), conformément aux stipulations du Statut du Joueur professionnel.

Il accepte la résiliation de ce contrat en conformité avec l'article 14 du Statut si, avant son expiration, l'autorisation d'utiliser des joueurs professionnels était retirée à (nom du club)

Il aura droit à une indemnité forfaitaire de résiliation de trois mois de salaire, déterminé selon le salaire moyen de la saison en cours et payable en trois mensualités égales. Au cas où il ferait l'objet d'une mutation, les sommes qui lui auraient été versées seront prélevées en priorité sur l'indemnité de résiliation de contrat versée par le nouveau club au (nom du club)

Il accepte les conditions saisonnières ci-après pour la présente saison, et s'engage à respecter les Statuts et Règlements de la Ligue Nationale et de la Fédération, en particulier le Statut Professionnel dont un exemplaire lui a été remis. Les conditions saisonnières des saisons à venir seront appliquées conformément au Statut Professionnel.

Le (nom du club) s'engage à verser audit joueur pour la présente saison :

1° Un salaire fixe minimum mensuel de N. F. : ;

LIE JUSQU'A 35 ANS

● Tout footballeur qui signe avec un club, un contrat de joueur professionnel ou de joueur semi-professionnel, s'engage vis-à-vis de ce club JUSQU'A L'AGE DE 35 ANS. La formule figure d'ailleurs sur le contrat dont nous reproduisons ci-contre un fac-similé.

LA NOTION DU TRANSFERT

● A de très rares exceptions près, un joueur ne demeure pas au même club jusqu'à l'âge de 35 ans : soit qu'un autre club veuille acquérir ses services soit que le joueur entende « changer d'air ». Le droit commun, accepte qu'un contrat soit rompu moyennant dédit ou indemnité. La Ligue nationale a fait sien ce point de droit et lorsqu'un club perd un joueur qui n'a pas atteint ses 35 ans, il réclame une « indemnité de résiliation de contrat » plus communement appelée « transfert ». Cette indemnité fixée par le club cédant n'est pas acquittée — sauf cas rarissimes — par le joueur, mais par le club acquéreur qui achète ainsi les droits que le premier club possédait sur le joueur : utiliser ses services — moyennant rétribution — jusqu'à l'âge de 35 ans.

MADE IN ENGLAND

● L'idée du transfert est née en Angleterre, pays qui a créé le professionnalisme en football. Depuis 1888 les clubs professionnels, anglais — et écossais — sont de véritables sociétés à responsabilité limitée, administrant rigoureusement leurs finances. Le principe du transfert fut donc admis en Angleterre en 1904, malgré les critiques sévères de la presse et de toute l'opinion. En 1905 un joueur fut transféré pour 1.000 £. On jeta les hauts cris. Il est vrai que 1.000 £ d'alors possédaient une autre puissance d'achat qu'à l'heure actuelle. L'humour britannique ne manqua pas de s'exercer à cette occasion. Ainsi le transfert de Mc Combie fixé à 700 £ ayant paru exagéré, une feuille londonienne fit paraître une caricature représentant la tête de Mc Combie dépassant d'un panier d'osier soigneusement emballé et sur lequel étaient collées deux étiquettes. Sur l'une on lisait : « En provenance de Sunderland » et sur l'autre : « Mc Combie, traiter avec précaution, valeur 700 £ — à destination de Newcastle »

COPIE PRESQUE CONFORME

● Le professionnalisme français institué en 1932 fut, dans les grandes lignes copié sur celui d'Angleterre. Le transfert fut donc instauré en France. Les premiers transferts réalisés entre clubs français furent de l'ordre de 50.000 à 100.000 francs.

A LA RECHERCHE D'UNE VERITE

● Au début, les transferts furent rigoureux : les clubs s'entendant entre eux, le joueur recevant une légère prime. Cette prime, pour les bons joueurs monta très vite et si haut que celui qui voulait gagner beaucoup d'argent devait chercher à se faire transférer chaque année et même — pourquoi pas ? — deux fois par an. La Ligue a, alors, essayé de réglementer la valeur de cette prime, d'abord à 10 % du transfert, puis à 5 % ; mais l'hémorragie des « transférables » n'en fut pas arrêtée pour autant en raison peut-être des « dessous de table ». La prime de fidélité fut créée : la solution ne fut pas satisfaisante. L'an dernier, prime de fidélité et pourcentage sur les transferts furent supprimés. La Ligue lia simplement, mais intimement, le salaire et la valeur du transfert.

ERT : UNE GRANDE ILLUSION

DES PIÈCES AU DOSSIER

La période des transferts est ouverte depuis le 15 juin. Les mutations, les mouvements de joueurs se multiplient. Cela a amené FOOTBALL-MAGAZINE à consacrer son enquête du mois au transfert : définition, réglementation, historique, opinions diverses.

Le transfert tel qu'il est conçu actuellement pose de nombreux et graves problèmes que nous exposons aujourd'hui.

LA LOI ACTUELLE

● **Le règlement fut encore modifié pour la saison qui s'ouvre. La corrélation salaire - transfert a été supprimée. Le salaire (minimum de 350 NF et indemnité saisonnière) est discuté entre le joueur et le club. Si le joueur n'est pas satisfait des propositions qui lui sont faites, il peut demander à être inscrit sur une liste de mutations SAUF SI CES PROPOSITIONS SONT AU MOINS EGALES AUX CONDITIONS QUI LUI ETAIENT FAITES L'ANNEE PRECEDENTE. Quant au transfert, il devra être conclu entre les deux clubs intéressés avant que les conditions du joueur soient débattues entre celui-ci et l'acquéreur. Il est encore dit qu'un club pourra ACCORDER A UN JOUEUR MUTE LE REMBOURSEMENT DE SES FRAIS DE DEMENAGEMENT sur pièces justificatives. En revanche, il est défendu de promettre ou d'accorder à des joueurs des allocations spéciales pour les engager à changer de club, de même il est INTERDIT DE REMETTRE A UN JOUEUR, UNE SOMME DE LA MAIN A LA MAIN A L'OCCASION DE SA MUTATION.**

COMMENT SAUVAGE A ETE TRANSFERE DE LIMOGES A REIMS.

Un soir de mai, M. Germain, président de Reims, carnet de chèques en poche, et MM. Dupond et Broussaud, président et vice-président de Limoges, les poches bourrées de notes laudatives sur le compte de Paul Sauvage, dînèrent de chaque côté d'une table, dans un restaurant parisien.

— Mais on le dit personnel, ne jouant pas d'une manière collective...

— Oh ! se récria M. Dupond, quelle erreur ! Si Flamion était là...

Il est facile de deviner où voulaient en venir les deux antagonistes : M. Germain s'en tirer au meilleur compte, M. Dupond faire monter la valeur de Sauvage. La conversation se poursuivit longtemps sur ce ton. Au champagne, le financier de Limoges M. Broussaud intervint pour fixer le prix du transfert et débattre des conditions de Sauvage en tenant compte de celles qui lui étaient faites à Limoges.

L'intéressé n'était pas là : il se trouvait à Oran, avec l'équipe militaire, mais il s'était maintes fois ouvert auprès de ses dirigeants de son désir de quitter Limoges et, de préférence, pour Reims, malgré certains accords verbaux ou moraux plus ou moins donnés au Racing voilà trois ans.

A minuit et demi, M. Germain sortait donc son carnet de chèques, y écrivait un chiffre que l'on situe aux environs de 350 000 NF, et donnait le papier vert — ou rose — à M. Broussaud.

Le lendemain, Sauvage, appelé au téléphone, était mis au courant de sa mutation et des conditions que Reims lui accordait. Il s'en montrait ravi et donnait verbalement un accord qu'il confirmait, par écrit, quelques jours plus tard.

La Ligue faisait les gros yeux. Pourtant ce procédé est le plus communément employé pour traiter un transfert. Ce n'est pas la manière qui était incriminée, mais la date : les mutations ne devaient pas être rendues officielles avant le 15 juin, et Reims avait un bon mois d'avance.

« Je cherche un attaquant, dit M. Germain, et votre Paul Sauvage est susceptible de m'intéresser ».

— Il a 20 ans, répondit M. Dupond, c'est le plus grand espoir parmi les attaquants français, je ne comprends pas qu'il ne soit pas encore en équipe de France, d'autant plus qu'il peut jouer avant-centre, inter ou ailier gauche.

LES REFRACTAIRES

Il est très rare qu'un joueur ne veuille pas rejoindre le club dans lequel il est transféré, puisque pour qu'il y ait transfert, il faut que les trois parties intéressées, le club cédant, le club acquéreur et le joueur, soient d'accord.

En revanche, il y a chaque année des « réfractaires », autrement dit des joueurs en désaccord avec leur club, soit qu'ils ne sont pas satisfaits des conditions qui leur sont consenties, soit qu'ils sollicitent un transfert que le club n'est pas disposé à leur accorder.

Les trois grands « réfractaires » de ces dernières années ont été Césari, Bonvin et Devlaminck.

Césari qui est corse et qui, jusque-là avait fait carrière à Toulon et à Nice, opérait à Troyes. A la fin de la saison, il proclama qu'il ne voulait plus jouer dans l'Aube, mais pour un club situé sur les bords de sa Méditerranée natale. Troyes tenait à le conserver. Le conflit dura jusqu'en novembre où Césari signa... pour le R. C. Paris dont le siège est assez loin de la « grande bleue ».

Bonvin qui avait épousé une Lyonnaise opérait à Nice. Il prétexta une aide qu'il devait apporter à son beau-père, pour solliciter son transfert à Lyon ou à la rigueur à Grenoble. Là aussi le conflit dura et Bonvin se fit muter en définitive à... Lens, encore plus éloigné de Lyon que Nice !

Ces deux exemples donnèrent à penser qu'au fond le seul motif guidant les joueurs qui demandent un transfert, reste l'intérêt financier. Aussi lorsque Devlaminck, du L.O.S.C. réclama son transfert en exécution d'une promesse — hélas verbale ! — qui lui avait été faite, la Ligue fit la sourde oreille. Le joueur nordiste prit un avocat pour le défendre ; mais comme les règlements de la Ligue sont solides parce qu'établis par d'éminents juristes, il a fallu couper la poire en deux : Devlaminck retourna au L.O.S.C. pour une saison, mais avec promesse, écrite cette fois, de transfert à l'intersaison suivante.

LES TRANSFERTS-RECORD COMPARÉS (1)

RECORDS MONDIAUX

● **SIVORI (de River Plate à Juventus)** ..... **1.250.000 NF**

● **JOHN CHARLES (de Leeds U. à Juventus)** ..... **845.000 NF**

RECORD ANGLAIS

● **DENNIS LAW (de Huddersfield à Manchester C.)** .. **715.000 NF**

RECORD ESPAGNOL

● **DI STEFANO (de River Plate-Millionaros au Real Madrid (2)** ..... **600.000 NF**

RECORDS FRANÇAIS

● **RAYMOND KOPA (de Reims au Real) (3)** **450.000 NF**

● **JOSEPH BONNEL (de Montpellier à Valenciennes)** ..... **350.000 NF**

● **PAUL SAUVAGE (de Limoges à Reims)** **350.000 NF**

(1) **Les chiffres de transfert demeurant en principe secrets, ceux que nous publions ici sont probables mais non certains. Ils sont, en tout cas généralement admis.**

(2) **Du fait de la double appartenance de Di Stefano, le Real dut payer à chacun des clubs qui avaient, à des titres divers, des droits sur le joueur. La somme de 600.000 NF paraît modeste ; mais le transfert de Di Stefano fut réalisé en 1953 !**

(3) **450.000 NF représentent la somme reçue par Reims et la part de Kopa.**

NOTRE ENQUÊTE DU MOIS

LE TRANSFERT A L'ETRANGER

Traditionnaliste dans tous les domaines, l'ANGLETERRE l'est dans celui des transferts : les clubs se mettent d'accord entre eux et le joueur muté touche une indemnité relativement basse en égard aux chiffres pratiqués. Cette indemnité reste fixée à 300 £ au maximum, même si le montant du transfert se situe aux environs de 20 000 ou de 30 000 livres.

Les pays d'Amérique du Sud ont copié leurs transferts sur ceux de l'ARGENTINE qui a inventé le double système : le régime intérieur et le régime extérieur.

Régime intérieur : Les transferts sont relativement bas. Le record demeure celui qu'a établi Pedernera en 1946, passant de River Plate à Atlanta : 35 000 $ (175 000 NF). Le joueur transféré essaie d'obtenir du club acquéreur une très grosse prime à la signature car il a peur... de ne pas être payé très régulièrement par la suite, la prospérité du football sud-américain le Brésil excepté — n'étant, malgré le nombre de bons joueurs, qu'une façade.

Régime extérieur : La cession des joueurs à l'étranger constitue l'un des meilleurs revenus des footballs argentin, paraguayen... ; aussi les prix en vigueur sont-ils très élevés : 250 000 $ (1 250 000 NF) pour Sivori, de River Plate à Juventus. Le joueur ainsi transféré se débrouille avec son nouveau club.

● Une de ses caractéristiques les plus curieuses et originales est qu'il n'y a pas de « statut des joueurs » et non plus pas d'époque de transferts déterminée. *A n'importe quel moment de l'année, un joueur professionnel peut signer un contrat de durée indéterminée avec un club.* Les dates de fin de contrat sont donc les plus variées, et l'administration des clubs doit tenir une comptabilité sérieuse de ces dates. Quand arrive le terme du contrat il suffit, en effet, que le club signifie à la Fédération qu'il est intéressé à renouveler le dit contrat pour que le joueur inscrit continue sur ses contrôles sans avoir aucune possibilité de changer de club.

Il n'y a pas de toit réglementaire pour les salaires, en fait, ni pour les primes à la signature, ni pour le prix des transferts. Lorsqu'un joueur démontre de la mauvaise volonté pour renouveler son contrat, il suffit donc que son club fixe, pour le prix de son transfert, un chiffre astronomique — que personne ne voudra, ni pourra payer — pour que le joueur soit finalement condamné à accepter les conditions du club ou acculé à renoncer à la pratique du football professionnel. Cela est récemment arrivé à Orlando et à Bellini, les deux internationaux du Vasco champions du monde, qui ont dû, en fin de compte, passer par les « fourches caudines ». En vérité le professionnalisme, qui existe au Brésil depuis 1933, n'a jamais été bien organisé, les clubs imposant leurs volontés.

L'ESPAGNE a adopté un système compliqué : elle a institué le contrat à temps dont la durée maximum est fixée à 5 ans ; mais si le joueur quitte le club son contrat terminé, le club cédant reçoit du club acquéreur une indemnité que la Fédération a fixé à 150 000 pesetas (12 000 NF) au maximum. Le joueur reçoit toujours une prime d'engagement, très souvent plus élevée que le maximum autorisé pour le transfert.

● Quand un club espagnol engage un joueur étranger, il ne peut lui faire signer qu'un contrat de 3 ans au plus. Lorsque le Real engagea Kopa, ce fut pour 3 ans. Par la suite il essaya de lui faire renouveler son contrat pour une nouvelle année. En 1955, au moment des pourparlers, le Real versa un transfert à Reims et donna une indemnité substantielle à Kopa.

● En ITALIE, le joueur est lié à son club jusqu'en fin de carrière. Pour services exceptionnels un joueur peut obtenir sa liberté avant, avec l'assentiment de son club, comme Lorenzi de l'Inter ; mais ces cas sont extrêmement rares. Chaque fois qu'il y a changement de club il y a transfert, et celui-ci est généralement élevé : Bonifaci, très souvent tenté de rentrer en France, ne put mettre — jusqu'à cette année — son projet à exécution, en raison du coût du transfert.

Le joueur transféré dans un club italien reçoit : une prime d'engagement d'un minimum de 600 000 lires (5 000 NF) et un pourcentage sur le transfert.

● Dans les pays dits de formule libre comme l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, les joueurs reçoivent des primes ou des pourcentages.

NOS CONCLUSIONS

La notion de transfert des joueurs est pleine de contradictions.

Interrogez les 40 présidents de clubs pros, vous n'en trouverez sans doute pas deux qui auront la même optique et les mêmes arguments pour la défendre. Vous trouverez quarante nuances sur un éventail qui ira du : « les transferts ou la mort » du bon président sétois Louis Michel, jusqu'au : « le contrat léonin tend à fermer la porte à tout transfert » du droit président parisien André Dehaye, en passant par le « vive les échanges » du nîmois Jean Chiarini.

La contradiction la plus choquante dans le régime français est la répartition du transfert : tout pour le club (350.000 NF narfois) et rien pour le joueur (si l'on s'en tient au règlement). Cette impression fâcheuse donne à penser que le football est revenu au temps de la féodalité. Elle est encore accentuée par cette clause ahurissante applicable depuis cette saison : si un joueur se voit offrir un salaire au moins égal à celui de la saison précédente, il ne peut demander son transfert ; autrement dit, il est lié à son club jusqu'à ses 35 ans, QUELS QUE SOIENT SES PROGRES, par un salaire fixé une fois pour toutes.

Nous croyons saisir la pensée du législateur.

Celui-ci s'est déclaré en faveur de la limitation des transferts pour trois raisons au moins :

1° Il a constaté que les clubs se ruinaient par la pratique de transferts trop élevés ;

2° Il pense que le football ne gagnera des spectateurs — qui sont sa seule richesse — qu'à une condition : si ses équipes font preuve de stabilité ;

3° Il ne veut pas que le football français soit dominé par quelques clubs riches et puissants, comme l'est le football espagnol par le Real Madrid et Barcelone.

C'est pourquoi il se rallie implicitement à la thèse de MM. Chiariny et Behr : les échanges de joueurs.

Mais le principe même des transferts, des échanges de ce « matériel humain » n'est-il pas condamnable ?

Nous vous donnons par ailleurs le texte du contrat que signe un joueur professionnel ou semi-professionnel. Lorsque celui-ci appose sa signature au bas de la feuille, il sait qu'il se lie jusqu'à 35 ans et devra, jusqu'à cet âge, subir les aléas de la profession. Le club pour lequel il s'engage, il l'a choisi librement et il sait — l'histoire le prouve — qu'aucun joueur n'est transféré sans son consentement. S'il veut un jour quitter son club malgré celui-ci, il pourra en appeler devant une juridiction de la Ligue : Césari, Bonvin, Deviminck... sont passés par là et ont eu finalement gain de cause. L'indemnité de transfert est en quelque sorte un dédit — que paie le club acquéreur — pour un contrat qui n'est pas intégralement rempli. Il n'y a pas lieu de crier « à l'esclavagisme ! ».

Cependant, il semble qu'un jour ou l'autre, il faudra, dans cette profession particulière où le footballeur se rattache plus à l'artiste qu'au fonctionnaire ou à l'ouvrier, en venir au contrat à temps, très peu en cours actuellement, car la notion « capital-joueurs » prime dans la majorité de nos clubs qui vivent de mécénat. L'application immédiate du contrat à temps, créerait sans doute de graves perturbations ; mais on devrait commencer au plus tôt sa mise en place. Les régimes transitoires seront sans doute délicats ; cependant, à la longue, quand le système fonctionnera bien, chacun s'apercevra qu'il n'est pas plus onéreux que l'actuel pour les clubs, que les « petits » pourront peut-être encore vivre de transferts — qu'on appellera « dédits » — si un « grand » leur enlève la deuxième année — ou la troisième, ou la quatrième — un joueur qui sera lié à eux pour cinq ans et qu'enfin, la dignité du joueur s'en trouvera affermie.

LE POUR

LES DIRIGEANTS

Henri GERMAIN
Président du Stade de Reims

ABSTENTION

Il était normal de demander à M. Germain, président de Reims, le premier club français actuel d'après ses résultats, et qui pratique volontiers la politique du gros transfert quelle était son opinion sur ce sujet.

Très aimablement, le président rémois nous a répondu : « Je me suis abstenu dans le vote concernant l'adoption du nouveau mode de transfert pour des raisons sentimentales. Je ne puis en dire plus ».

Ce qui laisse supposer que M. Germain n'est pas d'accord avec les dispositions adoptées.

Louis MICHEL
Président du F. C. Sète

LE TRANSFERT OU LA MORT

« S'il n'y avait pas de transfert, il y a longtemps que nous serions morts. Je sais bien qu'à Sète on meurt deux fois ; mais malgré cela nous serions déjà « de l'autre côté ».

Pour nous autres petits clubs, il n'y a pas deux solutions ; notre seul rôle est d'avoir une pouponnière, une nursery dans laquelle nous élevons de jeunes joueurs que nous cédons ensuite aux grands clubs, moyennant transfert.

Sans cela comment ferions-nous pour vivre ?

Je souhaite de tout mon cœur qu'il y ait de grands clubs, beaucoup de grands clubs : pour le football professionnel d'abord, pour que nous vivions ensuite. »

André DEHAYE
Président du R. C. Paris

POUR LE TRANSFERT MAIS CONTRE LA FORMULE ACTUELLE

« Le système du transfert est le moyen terme entre la formule libre ou contrat à temps et la manière léonine du système anglais où un joueur étant payé

ET LE CONTRE

CE QU'EN PENSENT LES INTÉRESSÉS

au maximum autorisé — ce qui serait considéré comme peu élevé par nos joueurs — ne peut plus quitter son club.

Nous avions la saison dernière adopté une formule où les questions de salaire et de transfert étaient intimement liées et dans laquelle l'âge était un élément pondérateur. Je pense que chacun y trouvait son intérêt.

Cette formule a été rejetée. Une autre a été adoptée. A la lettre, je trouve cette dernière léonine et je m'explique : un club peut trouver un nouveau Kopa ; il lui suffira de le payer 35.000 anciens francs pour le conserver jusqu'à 35 ans ; le système est simple, il suffit de fixer son transfert à 100 millions d'anciens francs, ce qui le rend inabordable. Je sais que cela ne sera certainement pas appliqué à la lettre ; mais je dis qu'un statut qui permet une telle chose n'est pas bon. Le statut précédent était meilleur.

Le transfert est, bien sûr, le point délicat de notre professionnalisme.

Si je ne considérais que les intérêts du Racing ou de clubs ayant les mêmes moyens, je me proclamerais immédiatement pour sa suppression ; mais considérant l'intérêt général du football, j'accepte le principe du transfert comme un mal nécessaire.

Si nous le supprimions, nous risquerions de tuer tous les petits clubs et le football a besoin d'eux pour vivre normalement.

Quand un grand club prend un joueur à un petit, il est juste que ce dernier reçoive une indemnité compensatrice.

Si on appliquait immédiatement le contrat à temps, cette indemnité serait supprimée et bien des clubs seraient obligés de déposer leur bilan. »

Jean CHIARINY
Président
de Nîmes Olympique :

A BAS LE TRANSFERT VIVE L'ÉCHANGE !

« Comment, dans ma position, voulez-vous que je sois pour le transfert ? Je suis forcément contre. Son prix trop élevé occasionne des frais énormes que très peu de clubs peuvent supporter.

Le football français vit en général sur un trop grand pied. Presque tous les clubs sont déficitaires.

Le grand problème de notre football est celui du public. Si tous les clubs pouvaient tabler sur 25.000 à 30.000 spectateurs de moyenne, je raisonnerais sans doute autrement ; mais voyez les chiffres des dernières recettes de championnat pour certains clubs. Prenons le cas de Nîmes : nous avons peut-être refusé l'entrée à 20.000 personnes pour notre match contre Reims ; mais pour la rencontre suivante, qui comptait aussi pour le championnat de Division I, nous n'avons enregistré que 3.018 spectateurs !

D'autre part, le football national est guetté par des dangers qui se font de plus en plus pressants : la télévision des grandes rencontres, le championnat d'Europe dont on parle de plus en plus, les matches exceptionnels qui sont, j'en conviens, des spectacles très relevés. Le public choisit et se désintéresse du match local ; aussi, ne faut-il pas songer à une augmentation rapide du nombre des spectateurs.

Je proposerai donc une suppression totale des transferts pendant quelques années. Les clubs devraient vivre avec les joueurs qu'ils ont, ceux qu'ils forment ou ceux qu'ils peuvent échanger. Je suis très favorable à cette politique d'échange. A Nîmes, par exemple, nous avons trois demis qui ont été internationaux juniors : Noël, Busto, Garnier. Trois demis, c'est trop pour nous ; mais un club qui a, peut-être, deux ailliers gauches ou trois inters droits, pourrait nous échanger un ou deux de ses joueurs contre les nôtres.

Je sais bien que des clubs cèdent leurs joueurs pour joindre les deux bouts et que d'autres se portent acquéreurs en espérant tenir les plus grands rôles du championnat.

Nîmes qui est un club moyen de ville moyenne, ne peut suivre une politique de transfert, celle-ci ne serait pas payante.

Or, les gestions saines demeurent la base du professionnalisme. »

Pierre BEHR
Président
du F. C. Grenoble

LE TRANSFERT N'EST PAS L'ESCLAVAGISME

« Des transferts, il faut bien qu'il y en ait. S'ils étaient supprimés, de nombreux clubs de Division II ne pourraient pas vivre.

Les prix en sont élevés, cependant, et comme peu de clubs ont de l'argent, je crois que l'échange de joueurs est en général préférable au transfert réel.

Je sais bien que le principe du transfert est incriminé. Cependant, on ne transfère pas un joueur contre sa volonté. Lorque l'on parle donc d'esclavagisme, la formule est tout de même osée.

Dernièrement, lorsqu'il s'est agi d'examiner la situation de mes joueurs, je les ai tous réunis et leur ai dit : « je ne veux conserver personne, mais je désire garder tout le monde ; dites-moi ceux qui pensent rester à Grenoble et ceux qui désirent s'en aller ». Quelques-uns m'ont répondu : « nous aimerions aller gagner un peu d'argent ailleurs ». Je leur ai dit : « c'est votre droit le plus strict ». Je pense que tous les présidents parlent et agissent comme je le fais. »

LES JOUEURS

Roger MARCHE
R. C. Paris

ET LA PART DU JOUEUR ?

« Puisque j'ai passé 35 ans, je suis maintenant libre et la question de transfert me concerne peu, aussi puis-je parler en toute liberté d'esprit.

Le système actuel me paraît bien moins bon que les solutions adoptées précédemment. Pourquoi ne rien donner au joueur ? C'est tout de même sa valeur que l'on transfère. Aussi lorsque l'on accordait un pourcentage de 10 % au joueur, cela me paraissait normal.

Pour deux raisons : la première, le joueur y trouvait son compte ou à peu près ; la deuxième, c'est que inconsciemment, le dirigeant ne veut pas faire trop grosse la part du joueur — je comprends que donner 6 millions par exemple sur un transfert de 60 resterait sur l'estomac de quelques dirigeants — ainsi les transferts n'atteindraient pas les sommes astronomiques, où ils semblent vouloir monter cette saison.

Je crois que les dirigeants sentiraient — ou s'en tireraient — si l'ancien procédé était adopté à nouveau, bien mieux qu'actuellement.

Avec les cours pratiqués en ce moment, les petits et les moyens clubs n'ont pas la possibilité de se renforcer. Comment le feraient-ils puisqu'avec leurs recettes, ils ont déjà beaucoup de mal à joindre les deux bouts. »

François HEUTTE
R. C. Paris

LIBERTÉ AU JOUEUR

« Les transferts sont trop élevés par rapport à la richesse du football français et par rapport aux possibilités financières des clubs français qui ne peuvent se payer des joueurs à 40 millions.

Les dirigeants à mon avis ne sont pas raisonnables.

D'autre part, le système actuel n'est pas bon. Je suis pour le contrat à temps (cinq ans par exemple) et je suis contre le contrat à vie.

Si le joueur veut changer, il rachète son contrat et le club n'est pas perdant. A condition bien sûr que le joueur n'abuse pas.

J'estime que le joueur fidèle n'est encore pas assez récompensé. »

Paul SAUVAGE :
Stade de Reims

COMME UN ENTRAINEUR

« Les prix des transferts sont évidemment exorbitants et les clubs ne sont pas raisonnables de vivre et de dépenser au-dessus de leurs moyens.

Le système du contrat à vie est inconcevable. Comment un employé peut-il être prisonnier jusqu'à la fin de sa vie ?

Pourquoi le joueur n'est-il pas — comme l'entraineur — lié par un contrat à temps ? Tout marche très bien pour les entraineurs. Tout marcherait aussi bien chez les joueurs. »

Thadée CISOWSKI
U. S. Valenciennes

LE TRANSFERT EST UNE NÉCESSITÉ, MAIS...

« Je ne suis pas contre le transfert. Je pense même que dans l'état actuel des choses, c'est une nécessité. Il y a des clubs qui ont de gros moyens et pas de joueurs, d'autres qui ont de petits moyens mais quelques bons joueurs : il est normal que les petits soient indemnisés quand ils cèdent leurs joueurs.

Prenez mon cas. J'ai joué à Metz durant six ans et après ces six années j'ai été transféré en battant même le record de l'époque. Eh bien je trouve nor-

mal que Metz m'ait cédé pour un bon prix : il se séparait d'un de ses joueurs qui lui aurait sans doute rendu de grands services et qu'il avait payé durant six ans.

Dans le nouveau règlement un point me chiffonne : pourquoi un joueur qui reçoit les mêmes conditions que l'an dernier ne peut-il demander à être transféré ? Cela se conçoit pour un vieux joueur comme moi ou un joueur dont la valeur diminue, mais que doit penser un jeune ? Prenons Chorda qui fut international dans l'année et Herbin qui battra peut-être le record des transferts s'il quitte Saint-Etienne. La valeur de ces joueurs a augmenté durant cette saison. Leurs clubs peuvent-ils les retenir en bloquant ainsi leur salaire ? Ce n'est pas juste.

Il fut un moment question du contrat à temps ; je regrette qu'on ne l'ait pas adopté. Je pense qu'un contrat de trois ans serait raisonnable. Au début de ce contrat on peut voir si on a la possibilité de se faire une position sociale, d'ouvrir et de faire prospérer un commerce par exemple. Alors qu'avec le système actuel, on se demande chaque année de quoi la prochaine sera-t-elle faite.

Peut-être éviterait-on aussi ces bruits de transfert qui commencent à courir parfois deux mois avant la fin du championnat et qui troublent l'esprit d'une équipe. »

RAYMOND KOPA
Stade de Reims

CONTRAT A TEMPS

« Je suis partisan du contrat à temps : deux ans trois ans puis ensuite la liberté pour le joueur Je prends mon cas personnel : j'ai un contrat, je m'en trouve bien. Je pense que c'est la bonne formule »

LES JOURNALISTES

LOUIS MISTRAL
Chef de la rubrique football de « Paris-Jour » :

PENSONS AU SPECTATEUR

Depuis la création du football professionnel, les mutations ont toujours défrayé la chronique sportive. Chaque année, un ou plusieurs transferts notoires sont enregistrés, accompagnés de chiffres dont on constate toujours l'inéluctable progression. Ces dernières saisons surtout, la Bourse du football a enregistré un véritable « boom ». Malheureusement, cette valse des millions n'a pas eu pour contre-partie heureuse de provoquer le progrès escompté de la technique et les finances de nos clubs n'en sont que plus mal équilibrées.

Aux 27 millions de Chiarelli, vinrent s'ajouter les 32 millions de Bonnel donnés par Valenciennes, les transferts de l'ordre de 20 millions étant... monnaie courante. Cette année, il semble bien que tous ces chiffres doivent être encore dépassés. Herbin, Sauvage, Heutte, Van Sam, Artelesa (hier encore amateur) pour ne citer que les principaux, ont fait l'objet d'une surenchère jamais atteinte jusqu'à ce jour.

Les estimations de chacun de ces joueurs dépassant 30 millions, on est obligé de reconnaître, quand on examine l'état des finances de la majorité de nos clubs, que tout cela n'est pas sérieux. Reims et le Racing, mis à part, quel club français peut se permettre de telles acquisitions sans recourir à un mécène ? Or, le mécénat n'a jamais été une panacée en matière de football et les expériences antérieures l'ont bien prouvé. Il est donc grand temps que la Ligue nationale réagisse et édicte un règlement qui, non seulement limitera le chiffre des transferts, mais laissera également aux joueurs une liberté un peu plus grande de disposer d'eux-mêmes.

Le dernier paragraphe ajouté aux statuts du joueur professionnel laissant celui-ci complètement sous la férule de ses patrons ne s'imposait pas. On sait que les avantages monétaires dont bénéficient les footballeurs sont loin d'être en balance avec le montant exact du transfert. C'est pourquoi il faut remédier à cet état de chose si l'on ne veut pas que notre marché du football ressemble de plus en plus à une foire d'empoigne. D'autant plus que toutes ces dépenses astronomiques, répétons-le, ne s'accompagnent d'aucun progrès compensateur sur le plan sportif, le seul, au fond, qui intéresse le spectateur, auquel il faudrait bien penser un peu de temps en temps, ne serait-ce qu'en raison de son rôle devant les guichets.

Jean ESKENAZI
Directeur des sports à « France-Soir » :

SENTIMENTALITÉ QUI S'EXERCE A TORT

Le système du transfert n'est pas si mauvais et je crois que la sentimentalité du public s'exerce à tort contre ce principe. On va jusqu'à parler d'esclavage, c'est aller beaucoup trop loin. Est-ce que l'opinion s'émeut autant lorsque les P.T.T. déplacent un de leurs commis de Dunkerque à Nîmes ?

Je pense qu'il faut s'en remettre à la sagesse des dirigeants. Bien sûr, c'est un peu la parabole de l'Enfant Prodigue, et plus un joueur est transféré, plus il a une chance de grossir son Pactole. Il me semble qu'il faut tendre à offrir une garantie aux joueurs qui demeurent fidèles à leur club.

Georges BRIQUET
Directeur des services sportifs de la R.T.F. :

QUE LE PREMIER QUI NE L'A PAS FAIT LÈVE LA MAIN

On transfère dans tous les métiers, dans tous les domaines, depuis un temps immémorial.

Je n'aime pas beaucoup le mot « transfert », qui évoque davantage un déplacement d'argent qu'un déplacement de personne.

Cela dit, il demeure qu'on transfère les meilleurs ingénieurs d'une usine à l'autre. Et, dans leur nouvelle situation, les ingénieurs trouvent des appartements meilleurs, une petite maison, voire une voiture.

On transfère dans l'armée, et cela comporte généralement une montée en grade.

On transfère dans les orchestres où les grands musiciens font prime.

On transfère dans les grandes maisons d'automobiles quand il s'agit de pilotes de voitures de course.

On transfère dans les hôtels et les grands restaurants où les chefs cuisiniers savent faire leur beurre.

On transfère dans la boxe où les managers sont moins désintéressés que les directeurs sportifs.

On transfère en basket, en cyclisme, en hockey sur glace, en rugby où cela s'appelle pudiquement « mutation ».

Pourquoi donc ne transférerait-on pas en football ?

Il y a toute une éducation à faire. Par exemple, le transfert de Brigitte Bardot chez l'étonnant Georges Clouzot est une bonne affaire ; mais le transfert de Kopa est un scandale.

Et pourtant !

D'ailleurs, on peut faire une observation extrêmement curieuse : ce sont les villes, les provinces, nouvellement venues au football, comme Limoges, qui comprennent le mieux la nécessité des transferts et des tractations financières.

Elles savent qu'une équipe moderne se monte et se démonte, s'achète et se revend.

Les villes où le passé du football s'apparente à son histoire la plus ancienne ont, au contraire, gardé une nostalgie — au demeurant sympathique — de leur grandeur d'autrefois, de leurs traditions, de leurs grands amateurs et de leurs mécènes.

Les problèmes nouveaux les effraient davantage que ceux qui entrent tout de go dans le monde moderne, dans lequel doit vivre le football.

Oui, il ne faut pas oublier que le football, par son évolution, sera toujours un jeu moderne.

Il ne faut donc pas s'affoler de le voir évoluer dans un monde moderne.

D'ailleurs, le jour où, au lieu de publier la recette brute des matches on en publiera le décompte, le public se rendra mieux compte des difficultés des clubs.

Il pourra même s'amuser à faire des bilans.

Et c'est alors que les plus « rouspéteurs » se rendront compte qu'ils ne pourraient pas gérer un club sans avoir recours aux transferts.

J. FORESTIER
Chef des services sportifs d' « Europe 1 » :

TROIS PÉRIODES

Nous partons d'abord du principe que l'indemnité de transfert est une chose normale et légitime, car dans beaucoup de professions, lorsque l'on quitte son employeur, on peut être appelé à lui verser une fert ? Vis-à-vis du joueur, lui permettre de tirer le

Cette chose étant admise, quel est le but du transfer ? Vis-à-vis du joueur, lui permettre de tirer le meilleur parti de ses qualités ; pour les clubs, donner la possibilité à ceux qui forment ou améliorent des joueurs de défendre leurs intérêts.

Comment peut-on atteindre ces différents buts en diminuant au maximum les possibilités de conflit ? En laissant la plus grande liberté possible en ce qui concerne la fixation du montant des salaires par libre discussion entre les parties, avec tout de même un minimum au-dessous duquel un joueur ne peut plus décemment être considéré comme un professionnel. Mais arrivons-en aux cas précis qui sont posés au moment du renouvellement des contrats.

Je crois que l'on pourrait prévoir une opération en trois temps.

Pendant la première période les clubs essaient de se mettre d'accord avec les joueurs qu'ils veulent conserver. Pour tous ceux avec lesquels ils tombent d'accord, les contrats sont envoyés à la Ligue Nationale qui les homologue et indique la liste de tous les autres joueurs qui sont alors placés sur la liste des transferts. Deuxième période : ces clubs intéressés par ces joueurs prennent contact avec les intéressés et les dirigeants du club qu'ils veulent quitter. Là aussi accord de gré à gré, sanctionné par un contrat envoyé à la Ligue et homologué. A la fin de cette seconde période, on dresse une nouvelle liste, celle des joueurs pour lesquels aucun contrat n'a été signé. Cette liste est communiquée à tous les clubs. Pour tous ces joueurs les clubs sont appelés à faire des offres sous enveloppe cachetée adressée à la Ligue, selon le principe des soumissions que l'on fait lorsque par exemple une administration procède à l'adjudication d'un marché.

Lorsque cette troisième période est close, les enveloppes sont ouvertes en présence des intéressés. Pour chaque joueur, c'est l'offre la plus élevée qui l'emporte et le joueur comme le club sont obligés de l'accepter, car ils en ont pris le risque en ne se mettant pas d'accord lors des deux premières phases, d'être obligés d'accepter finalement des conditions moins intéressantes que celles qui leur avaient été proposées initialement. Une fable de La Fontaine, dont le héros est un héron, a parfaitement défini cette situation.

Il est bien évident que ce système a, lui aussi, des inconvénients. Il serait trop long de les étudier tous ici, mais je suis prêt à discuter de la question avec tous ceux qu'elle intéresse.

LA SAMBA DE PARIS

CES deux danseurs de samba sont deux des meilleurs footballeurs du monde : Pelé (n° 10, à gauche) et Coutinho.

A eux deux, ils ont été les héros du Tournoi de Paris remporté par Santos devant le Racing, Reims et C.D.N.A. Sofia. Ils y ont médusé les défenses adverses et enthousiasmé le public parisien.

A eux deux, ils ont marqué les deux tiers des buts réussis par le prestigieux club brésilien au cours de sa tournée européenne.

A eux deux, ces gamins noirs de Sao-Paulo constituent un trésor. Leur entente est parfaite. Ils se sentent et se trouvent, les yeux fermés. Leurs échanges de passes en relais sont des modèles du genre. Dès que l'un veut partir à l'assaut du but adverse, il cherche l'autre pour trouver appui. Automatiquement le ballon lui revient. Et le but est ouvert !

Seuls deux gamins rieurs et chahuteurs, insouciants et gais, peuvent s'entendre aussi bien. Leurs manifestations de joie, leurs embrassades, leurs sauts de cabri à chaque but marqué ont amusé et charmé les spectateurs du Parc tout autant que leurs prouesses techniques.

Car ce sont encore des gamins, Pelé (20 ans) et Coutinho (16 ans et demi) qui à eux deux ont l'âge... de Roger Marche.

PELE

COUTINHO

Ces pages sur les lois du jeu sont réalisées avec la collaboration de M. Robert MASSON.

CONNAISSANCE DES LOIS DU JEU

LE PENALTY

LE penalty, ou coup de pied de réparation, est la sanction la plus grave que puisse prendre un arbitre pour un incident de jeu, en dehors de l'exclusion.

Il est accordé pour l'une des neuf fautes suivantes commises intentionnellement par un joueur du camp défendant contre un adversaire DANS SA SURFACE DE REPARATION (voir " FOOTBALL-MAGAZINE " d'avril) :

1. Donner ou essayer de donner un coup de pied ; 2. Passer un croc-en-jambe ; 3. Sauter sur un adversaire ; 4. Charger violemment ; 5. Charger par derrière un adversaire qui ne fait pas d'obstruction ; 6. Frapper ou essayer de frapper ; 7. Tenir ; 8. Pousser ; 9. Manier le ballon.

D'OU DOIT-IL ETRE TIRE ?

Du point de réparation visiblement marqué à 11 m du milieu de la ligne de but, sur une ligne imaginaire perpendiculaire à la ligne de but.

DANS QUELLES CONDITIONS DOIT-IL ETRE TIRE ?

I. Avant que le penalty ne soit tiré, tous les joueurs, à l'exception de celui qui doit donner le coup et du gardien de but adverse, doivent se tenir à l'intérieur du terrain de jeu, mais en dehors de la surface de réparation et à 9 m. 15 au moins du point de réparation.

II. Le gardien de but adverse devra rester sur sa propre ligne de but entre les montants, sans remuer les pieds, jusqu'à ce que le coup ait été donné.

III. Le tireur devra attendre le signal de l'arbitre, puis lancer le ballon en avant. Il n'aura le droit de le rejouer qu'après qu'il aura été touché par un autre joueur. Le ballon sera considéré en jeu dès qu'il aura parcouru une distance égale à sa circonférence. Bien entendu, un but pourra être marqué directement sur penalty.

CAS SPECIAL : LE PENALTY QUI PROLONGE UNE MI-TEMPS

En cas de nécessité, la durée du jeu devra être prolongée, à la fin de la première mi-temps ou de la partie, pour permettre l'exécution d'un penalty, mais cette prolongation prendra fin dès que le penalty aura terminé son effet. La fin de la mi-temps ou du match sera donc sifflée dès que le ballon sortira du jeu, dès qu'il reviendra en jeu après avoir heurté un des montants ou la barre transversale ou dès qu'il sera bloqué par le gardien. En revanche, le but sera accordé si le ballon pénètre dans les filets soit directement, soit après avoir été dévié par le gardien.

DECISIONS A PRENDRE SUR UN PENALTY

I. Pour toute infraction commise par un joueur de l'équipe défendante, le penalty sera recommencé si le but n'a pas été marqué (et accordé s'il a été marqué).

II. Pour toute infraction commise par un partenaire du joueur chargé de le tirer, le penalty sera recommencé si le but a été marqué.

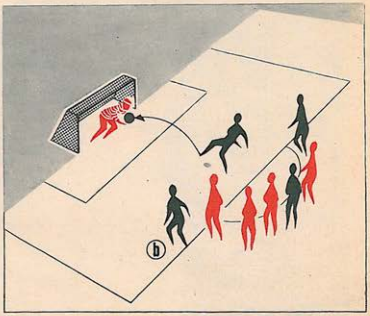
III. Pour toute infraction commise par le joueur bottant le penalty, un coup franc indirect sera accordé à l'équipe adverse à l'endroit où la faute a été commise.

Toutes ces décisions sont, en fait, une application de la « règle de l'avantage » (voir " FOOTBALL-MAGAZINE " de mars), une faute commise ne pouvant jamais favoriser le camp du joueur coupable.

FAUTES D'ADVERSAIRES OU DE PARTEN

1er CAS

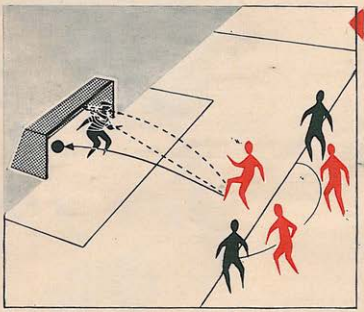
Un adversaire (a) du joueur chargé de tirer le penalty a commis la faute de pénétrer dans la surface de réparation avant que le coup ait été donné. Le ballon ayant pénétré dans les filets, l'arbitre ACCORDERA LE BUT.



4e CAS

Même situation que dans le dessin précédent : faute d'un joueur du camp attaquant (b). Le but n'ayant pas été réussi, l'arbitre N'INTERVIENDRA PAS ET LAISSERA LE JEU SE DEROULER.

LE TIREUR REPREND LE BALLON : QUE



1er CAS

Le ballon ayant heurté la barre transversale est repris par le joueur qui a tiré le penalty et qui marque le but. Ce but n'est pas valable, car il est interdit au joueur ayant botté un penalty de rejouer le ballon si celui-ci n'a été touché par aucun autre joueur. L'arbitre ANNULERA donc le but et donnera un coup franc indirect à l'équipe adverse.

2e CAS

Le ballon, cette fois, a été renvoyé par le gardien. Le joueur qui a botté le penalty a le droit de rejouer le ballon. L'arbitre ACCORDERA DONC LE BUT.

Football MAGAZINE

a déjà présenté par le texte et par l'image :

- Le hors-jeu ;
- La « regle de l'avantage » ;
- Les fautes qui entraînent un coup franc direct et un coup franc indirect (dans le cadre de la Loi XII) ;

AIRES : QUE DOIT FAIRE L'ARBITRE ?

2e CAS

Un adversaire (a) du joueur chargé de tirer le penalty a commis la même faute, mais cette fois, le penalty a été arrêté. L'arbitre FERA RECOMMENCER LE PENALTY.

3e CAS

Cette fois, c'est un partenaire du tireur (b) qui a commis une faute en pénétrant trop tôt dans la surface de réparation. Le but étant marqué, l'arbitre FERA RECOMMENCER LE PENALTY.

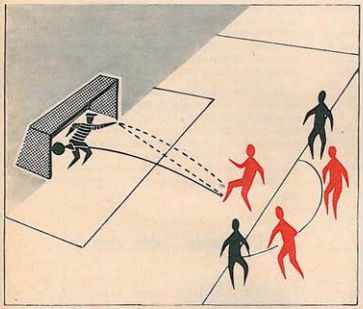
5e CAS

Deux fautes ont été commises simultanément, l'une par un partenaire, l'autre par un adversaire du tireur (a s'est approché à moins de 9 m. 15 du point de penalty, b a pénétré dans la surface de réparation avant le tir). Le but étant marqué, l'arbitre tiendra compte de la faute de b (partenaire) et FERA RECOMMENCER LE PENALTY.

6e CAS

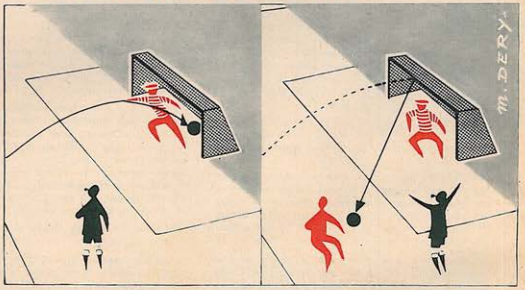
La situation de départ est la même que dans le cas précédent (faute simultanée de 2 joueurs de camps opposés). Le but n'ayant pas été marqué, l'arbitre, cette fois, tiendra compte de la faute de a (adversaire) et, dans ce cas également, FERA RETIRER LE PENALTY.

DOIT FAIRE L'ARBITRE ?



● Les fautes qui entraînent un avertissement ou l'exclusion. Nous vous proposerons dans nos prochains numéros : ● LE JEU DANGEREUX ; ● Encore le HORS-JEU, etc. Nous répondons dans FRANCE-FOOTBALL aux questions que nous posent nos lecteurs.

UN PENALTY QUI PROLONGE UNE PARTIE : QUE DOIT FAIRE L'ARBITRE ?



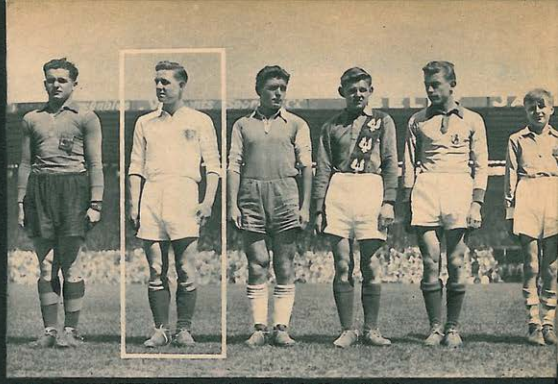
PREMIER CAS

Conformément au règlement, l'arbitre a prolongé la durée d'une mi-temps pour permettre l'exécution d'un penalty. Le coup ayant été donné, le gardien de but a touché le ballon, mais sans pouvoir l'empêcher de passer entre les montants. L'arbitre ACCORDERA LE BUT.

DEUXIEME CAS

Même point de départ (mi-temps prolongée). Mais, cette fois, le ballon a été renvoyé par la barre transversale et un joueur du camp attaquant (qui n'est pas celui qui a tiré le penalty) va marquer. SON BUT NE SERA PAS VALABLE, car l'arbitre doit siffler la fin du match au moment où le ballon rebondit dans le jeu.

RAYMOND KOPA



1949 KOPASZEWSKI, le petit galibot de Nœux-les-Mines, termine second du Concours du Jeune Footballeur.

« TOUJOURS PLUS

A la fin d'une saison 1959-60, qui fut pour lui l'occasion d'un retour triomphal dans le football français, et avant une compétition européenne où les Tricolores et lui vont engager leur prestige, Raymond Kopa a confié au magnétophone de " FOOTBALL-MAGAZINE ", devant MAX URBINI et J.-Ph. RETHACKER, ses espoirs, ses craintes, son opinion sur le jeu et les joueurs français, sur ses adversaires. Il a aussi porté un jugement sur lui-même, sa jeunesse et son avenir.

Ce monologue ne manquera pas de souligner, une fois de plus, la lucidité, l'intelligence et la volonté de celui qui est devenu le meilleur footballeur français de tous les temps.

J'AI TOUJOURS LUTTE. Malgré les apparences trompeuses d'une carrière réussie, d'une vie facile, je me suis toujours battu. Et c'est là-dessus que je voudrais bien qu'on ne me presse pas : pour arriver où j'en suis aujourd'hui, il a fallu que je cravache encore et toujours.

J'ai lutté d'abord à Nœux, dès ma plus tendre jeunesse pour sortir du trou et pour changer le cours de ma vie.

J'ai lutté pour réussir dans le football. A quinze ans, chaque soir, les yeux noirs encore de charbon, je filais en toute hâte après la journée de travail au stade de l'U.S. Nœux, où m'attendait Constant Tison, mon premier entraîneur. Et je luttais pour perfectionner mon jeu et pour progresser.

Je voyais mes camarades d'équipe, anciens camarades d'école, les Schultz, Beclet, Tomajewski gaspiller des qualités de footballeur extraordinaire par manque de sérieux et de volonté. Eux aussi auraient pu réussir, s'ils n'avaient pas préféré la danse ou le café au football.

Je voyais mon frère Henri, qui a quatre ans de plus que moi, jouer (gardien de but) brillamment mais sans constance, sans feu sacré. Lui aussi aurait pu s'en sortir s'il n'avait pas été aussi décontracté. Aujourd'hui il a cinq enfants à nourrir et il continue à descendre tous les matins au fond (comme l'a fait le père pendant des années). Malheureusement lui aussi paie un lourd tribut à la mine, il est immobilisé à 53 ans par la terrible maladie des mineurs, la silicone. Dès que je peux le faire, je monte à Nœux le voir, lui et ma mère. Mais je passe toujours en coup de vent et je ne dis rien à personne. Car je n'en finirais pas de répondre à toutes les invitations et de revoir tous les amis et tous les parents qui me restent...

Oui ! je me suis toujours bagarré pour grimper toujours plus haut. Après Nœux, j'ai encore lutté au S.C.O. d'Angers pour m'imposer. J'avais peur d'échouer dans le football professionnel, mais je *voulais* réussir. Voyez des garçons comme Guhel, Saupin, Rousseau qui étaient mes coéquipiers dans la fameuse « équipe-biberon ». Ils avaient autant de qualités que moi peut-être mais ils n'ont eu ni la chance, ni l'ambition nécessaires.

Il faut dire que M. Cottin me fut d'un précieux secours au S.C.O.

En bon père de famille, il sut me faire prendre confiance en moi et me guider. C'est un entraîneur remarquable pour les jeunes. Si j'étais dirigeant de club, je le prendrais sans hésiter pour me préparer l'avenir...

Et n'ai-je pas lutté encore et toujours à Reims pour m'imposer ! Tout le monde, je dis bien tout le monde, me critiquait, me reprochait de trop dribbler, de ne pas lever la tête quand je jouais. Je me suis battu là encore pour ne pas céder au découragement. Et là encore j'ai eu la chance de rencontrer un conseiller avisé : Albert Batteux. On a déjà tout dit sur notre association. Mais je veux répéter ce que je pense : à savoir qu'il a eu un rôle essentiel dans ma vie. Car il a su me défendre, me comprendre, m'encourager au moment le plus important de ma carrière. Il a toujours su me préserver, me laissant jouer selon mon tempérament.

Et je peux dire que si je suis revenu d'Espagne l'an dernier, c'est en grande partie à cause de lui et pour lui. Car je savais qu'avec « Bébert » j'allais de nouveau pouvoir faire tout ce que je voudrais : me promener à droite, à gauche, devant, derrière. Je sais que c'est très important. Il ne m'a rien appris, « Bébert », au point de vue technique, mais il a fait naître ma personnalité. Ce qui était plus important encore.

L'Espagne : des regrets

Je viens d'évoquer l'Espagne. J'aborde là tout de suite un chapitre essentiel de ma vie. Là aussi il a fallu lutter pour ne pas sombrer.

Mon passage à Madrid m'a surtout apporté des regrets, je parle sur le plan technique. Je conti-

1960 M. Kopa, grande vedette mondiale, roule voiture.

HAUT »

CES JAMBES VALENT 100 MILLIONS

nue à regretter de n'avoir pas été utilisé comme je l'entendais et de n'avoir pu jouer comme je sentais le football et non pas comme le sent l'entraîneur. A moins que l'entraîneur sente comme moi, ce qui est le cas à Reims. Supposez que vous preniez Di Stefano, que vous le mettiez à l'aile droite du Stade de Reims et que vous ne lui donniez pas le ballon. Que ferait-il malgré ses énormes qualités ?

Au Real tout le jeu est axé sur Di Stefano, ce qui est normal. Mais j'ai été déçu. Quand je suis arrivé à Madrid, je me suis dit : « J'ai trois ans à passer ici. Mon transfert a été très cher. Il faut que je mette à plat ventre pour le justifier et pour justifier la confiance des dirigeants madrilènes. » Malheureusement, je n'ai jamais pu faire ce que je voulais, ce que je pouvais. En principe j'avais, à l'aile droite, dix balles par match. Il fallait que je fasse le maximum avec ces dix balles. Je crois, sans vouloir me flatter, que j'ai quand même gagné la partie. J'ai fait le maximum avec ces dix balles. Le public de Madrid d'ailleurs m'encourageait. Il aurait désiré que je reçoive plus souvent le ballon, car il aimait mon jeu et mes dribbles.

J'ai fait deux ou trois matches comme avant centre, je les ai tous réussis. Ce qui me fait regretter

PHOTOS AIME DARTUS et ROBERT LEGROS

encore plus ! Pourtant j'aurais été prêt à faire n'importe quoi pour tenir seulement le poste d'inter à côté d'Alfredo. Bon sang ! J'aurais passé mon temps à lui donner des balles. J'ai fait ça toute ma vie. J'aurais pu continuer. Dommage...

Le footballeur espagnol est avant tout un individualiste. C'est ce qui fait la faiblesse de l'équipe nationale. Chacun ne pense qu'à soi, l'équipe passe après.

C'est ce qui fait la force d'Alfredo qui a l'esprit du jeu collectif, lui. Cela dit je voudrais dire ce que je pense de Di Stefano comparé à un homme comme Puskas par exemple.

Ferenc reste le joueur qui m'a le plus impressionné. Déjà en 1954, à Genève, avec l'équipe de Hongrie contre le Servette en match amical, il m'avait emballé. Il a une aisance extraordinaire. Et puis voilà encore un gaillard qui sait lutter qui démontre que la classe n'est rien sans la volonté.

Il est capable de faire ce qu'il veut avec son pied gauche, en finesse mais aussi en force. Pour une équipe, Di Stefano est le meilleur joueur du monde. Mais au point de vue classe pure, je préfère Puskas.

Si on donnait une note à Di Stefano pour toutes ses qualités, il aurait une moyenne remarquable. Mais Puskas, lui, à côté d'une ou deux notes moyennes, décrocherait deux ou trois dix sur dix. Vous voyez ce que je veux dire !

J'ai rarement vu Di Stefano offrir une occasion de but. Lui commence et termine, mais n'est pas un créateur de buts. Alors que Puskas sait et peut être à la fois buteur et préparateur.

Ferenc, comme moi d'ailleurs, semble avoir trouvé en Espagne une volonté plus farouche, une ardeur plus grande. Je l'ai vu moi-même suer sang et eau pour remonter à la surface, je l'ai vu se battre inlassablement malgré les marquages les plus sévères. Et croyez-moi, les défenseurs sont méchants en Espagne.

Lui aussi a su batailler ferme pour reconquérir la gloire !

L'exemple de Bobet

La gloire c'est une chose tellement éphémère ! Pour cela aussi, il faut savoir lutter et ne pas perdre courage.

Dès que je suis sorti de Nœux-les-Mines, j'ai songé à l'avenir. Je m'étais toujours dit qu'il fallait assurer ses arrières !

Je suis un amoureux de la campagne et de la nature. J'aime le calme et la tranquillité. C'est sans doute par ce que mon métier et ses obligations (par les déplacements surtout) me fatiguent. Physiquement et moralement !

Parce que j'aime la campagne, j'ai choisi les environs d'Angers, le pays de ma femme Christiane, pour y faire bâtir la maison où je me retirerai dans quelques années (le plus tard possible, comme Mattews, par exemple !), quand le football sera terminé pour moi car je ne crois pas devenir un jour entraîneur. Dans ce métier, on dépend trop des joueurs. Et puis je me vois mal vivre des matches sur un banc. Je suis un très mauvais spectateur. Cela m'épuise de regarder les autres ! Non, à Angers, j'aurai peut-être ma librairie-papeterie. C'est un projet qui me tient à cœur. Car je ne serai pas éternellement Raymond Kopa avant-centre de Reims et Raymond Kopa homme d'affaires...

Puisque nous en sommes à ce chapitre de la publicité, je voudrais apporter quelques précisions car on a tendance à raconter des bêtises sur ce point

LE PLUS BEAU

1949 : PENALTY RATE

Raymond Kopaszewski a 18 ans. Le petit galibot qui pousse les wagonnets de charbon à Nœux-les-Mines participe au Concours du Jeune Footballeur, sur les conseils de son premier entraîneur Constant Tison. A Colombes, en finale du Concours, il est vainqueur certain. Mais il rate l'épreuve des penalties. Et il ne termine que second derrière Jean Saupin.

1950 Kopaszewski est devenu « Kopa ». Il a quitté Nœux-les-Mines pour Angers. Il est dans l'attaque du S.C.O. que dirige Camille Cottin. Il est déjà avant centre aux côtés de Crespo, Saupin (à sa droite) et Rousseau (inter gauche). C'est la fameuse « équipe-biberon dont la moyenne d'âge, très basse, constitue un record.

1953 A Angers, Raymond s'était lié d'amitié avec un jeune joueur de l'équipe amateur, Claude Bourrigault, qui avait une sœur, Christiane. C'est elle qui devient Madame Kopa en juillet 1953. Albert Batteux (à gauche) et Camille Cottin, les deux « parrains » de Raymond, sont là !

1954 L'équipe de France a vécu une pénible aventure en Suisse, pendant un championnat du monde où elle fut très décevante. L'association Kopa-Glovacki en particulier n'a rien réussi. Pour se consoler, à son retour en France, Raymond retrouve... une petite fille blonde et souriante, Nadine.

1956 Apothéose d'une très brillante saison : Kopa et le Stade de Reims participent à la finale de la première Coupe d'Europe des Clubs. Devant le Real Madrid, Raymond accomplit des prodiges, mais les Espagnols l'emportent quand même par 4 à 3. Conséquence : Raymond Kopa est transféré au Real pour trois ans. Il devient le partenaire de l'incomparable Alfredo Di Stefano (au centre le Président Santiago Bernabeu).

1957 Raymond Kopa madrilène. Il joue ailier droit car Di Stefano reste le véritable patron de l'attaque du Real. Le grand club espagnol participe une fois encore à la finale. A Madrid il triomphe de la Fiorentina (2-0) et conserve le trophée que Kopa remporte pour la première fois. Alonso, Di Stefano, Gento, Kopa accomplissent le tour d'honneur sous les acclamations des socios.

CONTE DE FÉE DU FOOTBALL FRANÇAIS

1951 Reims a repéré à Angers ce petit attaquant aux dribbles irrésistibles. Albert Batteux et Madame prennent sous leur protection ce gamin têtu mais attachant. Albert défendra seul contre tous Raymond Kopa, son fils spirituel.

1952 L'élan est donné. Après une sélection dans l'équipe des Espoirs français, Raymond Kopa est appelé en l'équipe de France (5 octobre 1952, à Colombes) contre l'Allemagne. Après une mi-temps de tâtonnement, il domine la situation et ouvre le chemin du but allemand à ses amis Ujlaki et Cisowski.

1953 Le Stade de Reims, champion de France, est allé représenter le football français à Lisbonne en Coupe Latine. Et il a si brillamment défendu ses chances qu'il a remporté l'épreuve, battant Milan en finale. Au retour les Rémois sont joyeux. Raymond tient la Coupe Latine avec son ami Francis Meano qui disparaîtra tragiquement quelques jours plus tard.

1955 Kopa a joué jusqu'à présent en équipe de France alors qu'il n'était pas encore naturalisé, mais seulement présumé Français, avant d'avoir opté. Mais il est affecté au Centre Sportif de l'Armée, à Vincennes où il retrouve Joseph Ujlaki. L'équipe de France militaire malgré sa richesse, ne pourra remporter le Challenge Kentish cette année-là.

1955 Le 23 octobre à Moscou l'équipe de France réussit l'un des plus glorieux matches nuls (2-2) de son histoire. Kopa éblouit les foules soviétiques. Sous les bulbes du Kremlin, posent pour la postérité : Penverne, Foix, Kopa, Marche, Remetter, Glovacki, Piantoni, Vincent, Bliard, Batteux, Bernard, Mahjoub, Pibarot.

1955 Depuis le championnat du monde désastreux, l'équipe de France a accumulé les succès retentissants. Raymond Kopa a été l'un des artisans de cette campagne. Symbole d'un football français rénové, il est sacré « Champion des Champions 1955 » par l'Équipe. Il devance le nageur Gilbert Bozon, le cycliste Louis Bobet et l'athlète Michel Macquet.

1958 Le Real Madrid et son président Santiago Bernabeu acceptent sans hésitation de prêter Raymond Kopa à l'équipe de France pour le Championnat du Monde 1958. Et c'est la magnifique aventure suédoise des Tricolores qui finissent à la troisième place, moralement vice-champions. Raymond Kopa est sacré avec Didi, l'un des meilleurs joueurs du monde.

1959 Son contrat avec le Real est arrivé à expiration. Que va faire Raymond ? Après de longues discussions avec Raymond Saporta (notre photo), après des offres du Real et... d'Anderlecht, Kopa décide de revenir en France. A Reims, bien entendu, où il retrouve tous ses anciens compagnons.

1960 : PENALTY REUSSI

Kopa revenu, Reims et l'équipe de France ont retrouvé leur valeur internationale. Les Tricolores subissent deux défaites devant la Bulgarie et la Belgique mais terrassent l'Espagne et se qualifient pour la Coupe d'Europe des Nations. Quant à Reims, malgré Nîmes, il enlève le titre 1960 grâce à Kopa... qui ne rate plus les penalties sa victime est ici le Strasbourgeois Visolin.

J'ai commencé à m'intéresser au côté publicitaire de mon métier il y a cinq ans. Au retour de Moscou, j'ai fait la connaissance d'un certain M. Zimmermann, qui travaillait dans la publicité. Je lui ai fait part de mes idées : « Pourquoi les coureurs cyclistes tirent-ils parti de leur nom ? Et pourquoi pas les footballeurs ? ».

Voilà comment commença l'histoire.

Avant de voir Zimmermann, j'avais déjà lancé les chaussures Kopa à semelle de caoutchouc. Vinrent ensuite les jus de fruits, les biscuits, un ballon, etc.

Toutes ces affaires publicitaires ont joué, bien sûr, un rôle important dans ma carrière. Elles m'ont aussi incité à rentrer en France. Ces maisons m'avaient, pour ainsi dire, engagé ; elles avaient pris mon nom, je leur devais de revenir.

Il fallait absolument que je signe un contrat qui puisse assurer mon avenir. Mais je devais signer pour cinq ans. Je me suis dit qu'en cinq ans, la France aurait vite fait de m'oublier. Alors je suis revenu.

J'ai été, c'est certain, un des premiers footballeurs à faire de la publicité. Auparavant, il y avait eu Jean Baratte. J'ai fait le premier pas. Et, quand je suis parti à Madrid, des garçons comme Fontaine ou Piantoni ont pu continuer sur la lancée.

Aujourd'hui cela me prend du temps, mais je ne le regrette pas. Je concilie mes déplacements d'affaires avec les voyages du Stade de Reims.

Dans tous les contrats, il est d'ailleurs spécifié que cela ne doit gêner en rien le club. Je contrôle, bien sûr, la fabrication : non pas des ballons, mais des chaussures. Et je donne mon avis. Je crois avoir aidé le fabricant.

En un mot, je me soucie de cet aspect commercial comme je prends soin de mon standing sportif. J'estime que lorsqu'on fait quelque chose, on le fait sérieusement, ou alors on reste tranquille.

Faire son métier

Et je continue à lutter encore et toujours et partout. Je continue à serrer les dents, que ce soit en demi-finale de Coupe de France, en match amical à Beauvais ou en match à trois contre trois sur le terrain d'entraînement du Parc Pommery. J'admire beaucoup, sur ce plan, un garçon comme Louison Bobet. J'estime qu'il a su prendre conscience de ses responsabilités de champion et qu'il est un modèle du genre. J'essaie de l'imiter.

Je reçois, bien sûr, un courrier abondant : environ dix lettres par jour, que ma femme ouvre d'abord. Elle me sert de secrétaire, prépare les photos et je n'ai plus qu'à signer. Je dois préciser que je ne réponds qu'aux lettres contenant un timbre pour la réponse. A 250 F par jour, il faudrait que je joue beaucoup de matches !..

Ce courrier est d'ailleurs assez amusant. Les uns me félicitent, d'autres m'encouragent. Certains me critiquent. Lorsqu'on a parlé de mon départ pour Barcelone, j'ai reçu beaucoup de lettres de femmes qui étaient fâchées que je puisse songer à partir ! Quand j'ai quitté la France, j'ai reçu d'ailleurs beaucoup de reproches.

Mais la plupart des lettres sont envoyées par des jeunes qui me demandent comment je m'entraîne et comment je joue.

Je suis obligé de leur répondre que je m'entraîne le plus normalement du monde, comme tous mes camarades rémois : travail physique trois fois par semaine, sous la direction de M. Avalard. Nous nous entraînons surtout en début de semaine : 35 à 40 minutes par séance. Et puis ensuite nous effectuons des petits matches de tennis-ballon ou de football à trois contre trois sur un terrain de basket. Ce qui est sûr, c'est que je me donne toujours à fond à l'entraînement. Pour être prêt le dimanche, il faut savoir se mettre à plat ventre dans la semaine. J'ai un tempérament comme ça, j'ai appris à cravacher.

Quant à la façon dont je dribble, je ne peux vraiment pas donner de conseils à un jeune. Je ne sais pas exactement moi-même ce que je vais faire quand j'ai le ballon. Je ne peux le dire au départ. Le football ne s'apprend pas. Tenez ! lorsque je vais tirer un penalty, je ne sais jamais exactement comment et où je vais frapper le ballon. En principe je l'expédie du côté droit du gardien. Il y a un certain temps je tirais suivant la position du gardien. En le regardant, je courais sur la balle. S'il bougeait, je tirais à l'opposé. S'il ne bougeait pas, j'étais plus ennuyé. C'est ainsi que je me suis finalement décidé à choisir un côté. Cela ne m'a pas trop mal réussi.

MA CARTE DE VISITE

- **JE SUIS NE le 13 octobre 1931 à Nœux-les-Mines.**
- **MON PERE FRANÇOIS, né en Pologne, est arrivé en France à l'âge de 13 ans.**
- **MON VRAI NOM est Kopaszewski, Kopa n'étant qu'un diminutif.**
- **MES DIFFERENTS CLUBS : U.S. Nœux, Angers, Reims, Real et Reims.**
- **J'AI JOUE 37 fois en équipe de France.**
- **MES TITRES : champion de France 1953, 1955 et 1960, Coupe latine 1953, Coupe d'Europe 1957, 1958 et 1959.**
- **JE MESURE 1 m 69 et pèse 68 kg.**

Honneur au public rémois

Ces histoires de penalties m'amènent d'ailleurs à parler d'un sujet qui me tient à cœur : c'est le football et les footballeurs français tels que je les ai retrouvés après trois ans d'absence.

Le jeu d'abord. En 1956, lorsque je suis parti, il n'y avait vraiment plus moyen de jouer au football. J'étais l'objet d'un marquage strict, aveugle, méchant. A tel point qu'Albert Batteux lui-même avait dit « Nom d'un chien ! mieux vaut que Raymond parte. Nous bénéficions de 40 coups francs par match mais ils ne servent à rien, car l'adversaire se regroupe et ferme son but ! ».

Par contre cette saison, j'ai été marqué, surveillé, mais beaucoup moins durement. Les joueurs français essaient de pratiquer un football plus intelligent, et c'est encourageant. On ne m'a pas fait de cadeau, mais c'est normal.

Cette année, je n'ai été dégoûté qu'une seule fois, contre Toulon. Pendant une heure et demie, le demi toulonnais Fournier m'a suivi en essayant, par tous les moyens, de me frapper. Je n'ai pas dit un mot, car c'était la période où l'on disait « Kopa est un pleureur, Kopa fait du cinéma. Il se plaint toujours... ». Mais comme j'ai souffert au cours de ce match ! Ce garçon, pourtant, a sûrement des qualités. Il suffit de lui faire comprendre que le football est un spectacle et qu'on n'a pas le droit de gâcher le plaisir du spectateur.

Sur ce plan-là aussi, j'ai d'ailleurs été très étonné par les progrès du public français en général et du public de Reims en particulier !

Quand je suis parti en 1956, il n'était ni nombreux, ni encourageant, ni très connaisseur. Lorsque nous gagnions par 2 à 1 seulement, il nous sifflait. A 5-1, il n'applaudissait pas ; il trouvait cela normal. Il était vraiment gâté. Je l'ai retrouvé cette saison bruyant, enthousiaste, chauvin même, toujours prêt à nous soutenir, toujours prêt à s'extasier, s'extasiant même devant le beau jeu.

Et puis, avec moi, il a été formidable : tenez, voici un exemple précis qui montre les progrès accomplis par le public rémois. Au cours du dernier match de championnat contre Le Havre, j'ai expédié le ballon dans les tribunes en frappant de la pointe du pied. On aurait pu croire que je l'avais fait exprès. Il y a quatre ans, je me serais fait conspuer... Là, il n'y a eu aucune réaction. Quant au public de Paris, il est vraiment épatant pour nous autres Rémois ou Tricolores. Il ne m'a déçu qu'une fois, au cours du Tournoi de Paris, après le match contre Sofia. Mais on peut dire quand même que Paris nous émoustille. Encore que personnellement je ne sois guère influencé par les réactions des spectateurs, ni en bien, ni en mal ! En Espagne, où l'ambiance est beaucoup plus volcanique, cela ne me gênait déjà pas

Oui, le football français a fait d'incontestables progrès. Ce qui m'a le plus frappé, c'est l'amélioration de la technique d'ensemble et l'accroissement du nombre de très bons joueurs. Des garçons jeunes comme Piumi, Heutte, Herbin sont des valeurs sûres pour l'avenir. Et il y en a d'autres qui sont vraiment très bons.

Ah ! ces Yougoslaves...

Voilà pourquoi j'envisage, avec beaucoup de confiance, les prochaines saisons de l'équipe de France.

A commencer même par la Coupe d'Europe des Nations. Elle va nous permettre de confirmer notre remontée au premier rang et notre troisième place au Championnat du Monde 1958. Nous serons, tout de même, au moins quatrième nation européenne ! Si nous abordons cette Coupe d'Europe avec l'état d'esprit que nous avions en Suède, je crois que nous avons une grosse chance de l'emporter.

Nous allons pouvoir nous préparer sérieusement, nous reposer pendant une quinzaine de jours. Et surtout tenter de recréer cet état d'esprit que nous avions en Suède, et qui était vraiment extraordinaire. Voyez-vous, je suis assez pessimiste de nature et je n'aime pas faire de pronostics. Mais en Suède, avant le début de l'épreuve, j'avais écrit à ma femme pour lui dire combien j'avais confiance. J'avais l'impression que ça allait marcher. Je l'avais senti. De même, je sens que nous devons finir la saison en beauté.

Il est certain que les matches viennent un peu tard en saison. Nous risquons d'être fatigués. Et puis moi-même je crains beaucoup pour ma cheville, qui me fait terriblement souffrir. C'est une vieille histoire, qui date de dix ans : les ligaments de ma cheville gauche (celle du pied d'appui) sont distendus. A force de recevoir des coups ! J'en arrive même à me blesser tout seul, sans choc aucun. Mais

RAYMOND KOPA
STADE DE REIMS
et EQUIPE DE FRANCE

PHOTO ROBERT LEGROS

LE DRIBBLE DE KOPA

UNE VALSE A DIX TEMPS

VOICI comment Joseph Mercier, entraîneur du Stade Français et technicien fédéral, a décrit le dribble de Raymond Kopa :

« Il protège le ballon, le cache, l'enveloppe et ne l'escamote d'un coup de patte qu'à la limite de certains dribbles accélérés. Il soigne sa présentation. Ses dribbles préparatoires déconcertent. D'ailleurs dribble-t-il ? Il danse plutôt. La vivacité, la spontanéité de ses mouvements, la promptitude de ses écarts et de ses contrepieds, la sûreté de ses appuis, la maîtrise stupéfiante de ses ruptures et de ses rétablissements d'équilibre rappellent certains danseurs basques ». Le film que nous présentons ci-dessus illustre parfaitement cette comparaison.

KOPA

je me tords facilement le pied. C'est peut-être de l'arthrite...

J'ai confiance tout de même. D'autant plus qu'un garçon comme Roger Piantoni revient en brillante forme au bon moment. L'absence de Justo m'a fait peur, très peur. C'est un gars qui a tellement de présence devant le but. Je me demandais qui allait pouvoir le remplacer. A Reims comme en équipe de France. Et puis Roger est arrivé. Il fait une fin de saison remarquable. Il a remplacé en quelque sorte Fontaine avec d'autres qualités.

Reste à éliminer, bien entendu, notre éternelle « bête noire » : la Yougoslavie. En Suisse ou en Suède, à Zagreb ou à Colombes, je n'ai toujours eu que des malheurs avec eux. En 1958, à Vaesteras, nous avions très bien joué, nous les avions dominés. Mais cela ne changea rien ! Nous les affrontons avec une sorte de complexe. Ils sont terribles quand ils jouent contre nous. Ils sont très bons techniciens : vifs de gestes, ils attaquent la balle avant nous et pratiquent un jeu qui nous contrarie en attaque

comme en défense. Il paraît, cependant, qu'ils ont renouvelé leur équipe et y ont introduit beaucoup de jeunes. C'est peut-être notre chance !

Les Russes, je les connais aussi et je les redoute moins. Leur football athlétique est difficile à prendre de court, mais c'est tout de même réalisable. Attention cependant à Yachine.

Quant aux Tchèques, ils constituent pour moi la grande inconnue, car je n'ai jamais pu apprécier leur style, ni en sélection, ni en clubs. Non ! pour moi, le problème essentiel c'est de battre les Yougoslaves. Après, j'espère que nous remporterons la finale de cette première Coupe d'Europe des Nations. Ne serait-ce que pour honorer la mémoire de Paul Nicolas, qui fut notre ami, notre patron en Suède, et à qui je dois personnellement beaucoup.

Il fait partie de cette race d'hommes qui m'ont aidé à devenir ce que je suis. De Camille Cottin à Albert Batteux. J'ai toujours lutté pour toujours progresser. Car j'estime qu'on n'atteint jamais le sommet. Dans le football comme dans la vie.

MON INTIMITÉ

● Je suis marié (Christiane) et je suis père de deux enfants, Denis (1 an) et Nadine (6 ans).

● J'habite rue Buirette, en face du siège du club. Mon voisin de palier s'appelle... Marcel Thil.

● J'aime la chasse (un fusil à 5 coups) et la pêche, la campagne et la nature.

● J'aime le jeu en général, tous les jeux de cartes (bridge, tarot), les jeux de hasard, les courses de chevaux. Sans en abuser. J'ai en général beaucoup de chance.

● Mes goûts ? Autre sport : le tennis. Cuisine : le beefsteak-frites. Musique et télévision : les Compagnons de la chanson. Voyages et vacances, le bord de la mer. Je fume cinq à six cigarettes par jour.

● Je suis assuré personnellement pour cinquante millions.

● Plusieurs produits et objets publicitaires portent mon nom.

ANNECY LE CHAMPION DU CENTENAIRE

SUR le Lac, voici l'équipe d'Annecy, championne de France amateurs après sa victoire sur Nancy (2-1), le 12 juin. Au premier rang : Ourzifi, 32 ans, professeur technique au Collège, et Cuenca, 25 ans, chef de service.

Au deuxième rang : Ikonga, 24 ans, magasinier ; Giamarchi, adjoint de direction ; Fontana, 35 ans, chef de fabrication.

Au troisième rang, à côté du pilote : MM. Viollet, vice-président, et Chatenoud, président.

Au quatrième rang : Golinski, 36 ans, entraîneur-joueur ; Beauquis, 24 ans, électricien ; Beveraggi, 24 ans, tourneur.

Au cinquième rang : Rizzo, 32 ans, peintre en bâtiment ; Sauret, 29 ans, fonctionnaire ; Delaye, 32 ans, chauffeur ; Pavesi, 33 ans, entrepreneur.

Au dernier rang : MM. Tissot, directeur sportif ; Mermier, Petraz, Luciani, et Guyot, secrétaire général.

C'est la première fois que le F.C. Annecy, qui s'est brillamment illustré en Coupe de France, est détenteur du titre national des amateurs. Il y est parvenu le jour du centenaire du rattachement de la Savoie à la France...

PHOTO JO CHOPIN

TORINO : « BONIFACI VAUT PLUS DE 40 MILLIONS ! »

TURIN. — Antoine Bonifaci, le demi gauche français de Torino, a-t-il réussi en Italie ? Depuis son arrivée, en 1953, à Milan, il a obtenu ces performances :

1953-54 : Internazionale Milan (1re), 0 match, 0 but (non qualifié) ;

1954-55 : Internazionale Milan (8e) 25 matches, 0 but.

1955-56 : Bologne (5e) 22 matches, 1 but.

1956-57 : Bologne (5e) 32 matches, 1 but.

1957-58 : Torino (7e) 32 matches, 1 but.

1958-59 Torino (17e) 33 matches, 0 but.

1959-60 : Torino (1e, div. II) 37 matches, 2 buts.

Ainsi, en six saisons, il a joué 181 rencontres et marqué 5 buts. Mais, aussi et surtout, il a vu sa réputation grandir au point que Torino, son club actuel, a plusieurs fois refusé de le céder, même pour un transfert de 400.000 NF, au Milan A.C., désireux de confier à Antoine Bonifaci la lourde succession de son capitaine, le prestigieux demi suédois Nils Liedholm.

L'AMÉRIQUE A PLUS DE JOUEURS QUE LA FRANCE

NEW YORK. — Il y a plus d'Américains du Nord que de Français à jouer au football. La dernière statistique américaine annonce que 800.000 jeunes gens jouent régulièrement au « soccer ». Ils seront 1 million en 1960, 1 million et demi en 1962 et 2 millions avant 1965. En effet, plus de la moitié des High Schools (lycées) préfèrent déjà le football européen au football américain pour les deux raisons suivantes : d'abord l'équipement est beaucoup moins cher, ensuite le jeu est plus agréable, moins brutal et dangereux.

C'est cet engouement de plus en plus grand pour le ballon rond qui a poussé William Cox, l'ancien dirigeant d'une équipe de base-ball, puis d'une formation de football américain, à organiser le premier tournoi international de football aux Etats-Unis.

BESIKTAS : deux fois mieux que Fenerbahce ?

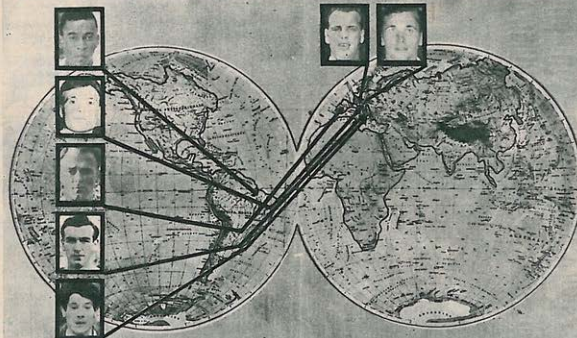
ISTANBUL. — « Besiktas fera sensation dans la prochaine Coupe d'Europe des clubs ». C'est son entraîneur, le Hongrois KUTIK, qui l'affirme en précisant : « Fenerbahce, si remarqué cette année, n'était rien à coté de Besiktas. »

En toute simplicité !

KOPA n'est pas une « MERVEILLE DU MONDE »

CE SONT LES ITALIENS QUI LE DISENT...

« Les sept merveilles du monde... A l'exception de Pelé (Brésil) et de Di Stefano (Espagne), les cinq autres merveilles du football du monde — Sivori, Charles, Hamrin, Angelillo, Altafini — jouent en Italie... »



« Le Sport Illustré » titre une quinte comme une hallucinée « certains circonstanciés au sette tre i più grandi calciatori del mondo, sette meraviglie. Di essi, due (Pelé e Di Stefano), sono noti agli sportivi italiani, ma giocano rispettivamente in Brasile e in Spagna. Gli altri cinque (Sivori, Charles, Hamrin, Angelillo e Altafini) militano nelle file della società italiane. » Le Sport nutt agli sportivi italiani, ma giocano rispettivamente in Brasile e in Spagna. Gli altri cinque (Sivori, Charles, Hamrin, Angelillo e Altafini) militano nelle file della società italiane. » Le Sport Illustré » fa obiettiv par quoste sette « meraviglie » i giudici di tecnici e di adozioni. L'obiettivo sarà sviluppato in tre tempi. Molte pagine 27, 28, 29 e 30 le prime puntate dell'inchiesta.

affirme fièrement le « Sport Illustrado » de Milan. Cet excellent confrère italien a, cependant oublié deux noms : ceux de Kopa et de Fontaine.

Kopa pour lequel le Real et Barcelone viennent encore de se battre, est certainement un des meilleurs joueurs du monde à l'heure actuelle. Quant à Fontaine, il est l'attaquant le plus efficace de toute l'histoire du football mondial : meilleur buteur du championnat du monde 1958, de la Coupe d'Europe 1959, du Championnat de France 1958 et 1960, Just Fontaine est aussi le seul joueur à avoir réussi, en 19 rencontres internationales seulement, 30 buts. Exploit qu'Altafini, par exemple, n'a même jamais approché...

LE FOOTBALL ANGLAIS PERD SA CLIENTÈLE

LONDRES. — En douze ans, le championnat d'Angleterre a perdu 21 % de sa clientèle. En effet, depuis la saison 1948-49 qui vit tous les records d'affluence battus — 41.271.424 spectateurs pour 1.848 matches, (quatre divisions de 22 clubs), soit une moyenne générale de 22.333 par rencontre — le nombre de spectateurs a baissé régulièrement jusqu'à la saison 1956-57. S'il y eut ensuite une courte et légère amélioration, la saison qui vient de s'achever n'a attiré que 32.538.611 spectateurs seulement aux 2.028 matches de la Football League, soit une moyenne de 16.044 par rencontre.

Le déficit se chiffre donc à 21 % pour l'ensemble du nombre des spectateurs et à 28 % pour la moyenne par match, par rapport à la saison 1948-49 évidemment. Voici, d'ailleurs, les assistances officielles de la Football League à partir de cette année-record :

1948-49 : 41.271.424 ;
1949-50 : 40.517.865 ;
1950-51 : 39.584.987 ;
1951-52 : 39.015.866 ;
1952-53 : 37.149.966 ;
1953-54 : 36.174.590 ;
1954-55 : 34.133.103 ;
1955-56 : 33.150.509 ;
1956-57 : 32.744.405 ;
1957-58 : 33.562.208 ;
1958-59 : 33.610.985 ;
1959-60 : 32.538.611.

Pour compenser (en partie) la perte de ses spectateurs, la Football League vient de prendre la décision d'augmenter de 1 NF 40 à 1 NF 75 le prix minimum d'entrée. Mais cela ne résoudra pour autant le problème : la télévision et l'augmentation du niveau de vie sont deux adversaires devant lesquels le football doit s'incliner.

Un fait rassurant, cependant : en Angleterre, comme en France d'ailleurs, le nombre de spectateurs est actuellement bien plus élevé qu'en 1939.

Deux dernières remarques : la grosse affluence anglaise a été obtenue le 1er janvier 1948 à Maine Road pour le match Manchester United-Arsenal et la plus faible le 7 mai 1921 à Old Trafford c'est-à-dire sur le terrain de Manchester City, pour la rencontre Stockport-Leicester.

BRASILIA A SON ÉQUIPE

BRASILIA. — Le premier club de football de la nouvelle capitale du Brésil vient d'être fondé par des militaires de la Force Aérienne Brésilienne. Son nom : Bangu, qui jouera en maillot blanc à verticales rouges, exactement comme son homonyme de Rio de Janeiro.

L'AUSTRALIE EN MARCHE

MELBOURNE. — La rapidité avec laquelle le football fait des progrès en Australie est telle que les dirigeants du rugby et du tennis commencent à s'inquiéter : le nombre de leurs licenciés diminue régulièrement, alors que celui du football ne cesse d'augmenter. Il faut dire aussi que les dirigeants du football ne reculent devant rien pour gagner la « guerre » qui les oppose au rugby et au tennis. Ainsi, en Australie du Sud, par exemple, 86 écoles viennent de recevoir des équipements complets et gratuits pour tous leurs élèves.

TIFOSI DÉCHAINÉS

La Juventus, championne d'Italie ! Jour de gloire pour Sivori et Charles... mais aussi jour de folie pour les tifosi turinois qui n'ont pas ménagé les deux grandes vedettes. Sivori a eu la lèvre fendue et Charles l'arcade ouverte !

Louis Naville • Tout

DI STEFANO VEUT ÉBLOUIR LES CANADIENS

MONTREAL. — Di Stefano va dépenser 25 millions d'anciens francs pour renforcer le Sparta Club. Ce n'est pas une fausse nouvelle et il ne s'agit pas du fameux avant centre du Real de Madrid.

Luigi Di Stefano est, en effet, le nouveau président de ce club de Toronto qu'il vient de racheter à un groupe tchèque pour sept millions d'anciens francs.

Président d'un groupe d'Italiens émigrés, grands amateurs de football, Luigi Di Stefano a déjà pris la décision de transformer le nom du club — il s'appellera désormais Roma — et de renforcer l'équipe avec de nombreux joueurs étrangers, pour la plupart d'origine sud-américaine. Ainsi deux joueurs argentins du Club Lanus, Tito Vega et Oscar Césaréo Contrera Rossi, ont été engagés avec un salaire de base de 175.000 francs par mois, somme à laquelle s'ajouteront évidemment les primes de résultat. Ernesto Morale, Giacomo Pellegrino et Rubi Serioni de Lima, Osvaldo Martinoli du River Plate de Buenos Aires, Giacomo Stecher de Como sont les autres joueurs appelés à renforcer l'équipe Roma de Toronto. Tout cela coûtera la bagatelle de 25 millions à Di Stefano et ses amis. Il est vrai qu'ils sont d'importants actionnaires d'une grande compagnie de pétrole...

LES CHAMPIONS DE LA VOLTE FACE SONT ARGENTINS

BUENOS AIRES.— L'équipe nationale argentien vient d'inspirer de bien curieux commentaires de la part des chroniqueurs de la capitale.

Ainsi après la victoire des Argentins sur le Brésif (privé de Pelé, Zito, Pépé, Milton Santos, Garrincha et Quarentinha) par 4 buts à 2, Juan Mora y Araujo écrivait dans « La Tribuna » : « On ne sait qu'admirer le plus : la ligne de demis avec Guidi, un vrai général, Alvarez un maréchal et Rezzonale un diplomate en frac ? La ligne de défense ? Cette attaque virtuose subtile dans l'intention et endiablée dans l'exécution ? Oui, l'Argentine a joué hier pour le Souvenir, pour l'Histoire, pour l'Anthologie des grands matches et de chaque joueur comme Homme qui Connait l'Art de Caresser la Balle, de la Domestiquer avec Amour par Petites Touches Délicates, et quand il le faut, la Dominer avec Vigueur et Précision. Tout cela avec Harmonie, Cohésion et Ensemble ». (Majuscules dans le texte).

Trois jours plus tard, après la victoire du Brésil, au cours du match revanche par 4 buts à 1, la revue « Goles » a écrit : « On doit considérer cette rencontre comme une claire manifestation de l'immense supériorité du football brésilien. Autant les Brésiliens ont progressé, autant nous avons rétrogradé. A la vérité, il faut utiliser une éloquente expression de la boxe pour décrire la stricte vérité : le football argentin est au tapis. Et ce, depuis 1958... »

Quelle chute en trois jours...

FOOTBALL-FLASH

LONDRES. - Tom Finney, l'attaquant international de Preston North End, qui vient d'abandonner le football, est devenu journaliste professionnel. Il travaille, depuis le 1er juin, à l'hebdomadaire londonien "News of the World".

ZURICH. - Karl Rappan, le nouveau manager de l'équipe nationale suisse, vient de proposer à ses dirigeants de répartir les bénéfices des matches d'entraînement de l'équipe nationale entre les clubs qui lui prêteraient les joueurs.

BUENOS AIRES. - Malgré les déboires de leur équipe nationale, les Argentins vont, cette année, beaucoup plus nombreux assister aux matches du championnat. On dénombre régulièrement entre 20 et 25.000 spectateurs de plus chaque semaine.

BRUXELLES. - Joseph Mermans, le fameux avant centre de l'équipe nationale belge d'après-guerre, émigré à Olse Merxem, a pris la décision de mettre fin à son activité de joueur. Désormais, il se consacrera exclusivement à l'entraînement de son équipe.

BUDAPEST. - Le demi gauche de Ferencvaros et l'arrière central de Pecs, clubs de première division, s'appellent Kocsis. Ce sont des cousins de Sandor Kocsis, la "Tête d'or" du F. C. Barcelone.

MILAN. - A l'issue du championnat d'Italie, que vient de remporter la Juventus de Turin, l'arbitre international Orlandini a établi un record : depuis 1946, c'est-à-dire en 15 saisons, il a dirigé 215 matches du championnat de première division.

LE JAPON a adopté le « 4-2-4 »

TOKIO. — Le football japonais fait (lui aussi) de très gros progrès et il espère le prouver le 16 août prochain à Paris. Ce jour-là il rencontrera en effet, l'équipe de France amateur dans le cadre de la préparation olympique.

Les joueurs japonais sont rapides et adroits. Ils n'ignorent rien des tactiques les plus évoluées. La preuve : c'est un 4-2-4 de la plus belle espèce qu'applique le onze national dont les titulaires ont tous moins de 22 ans.

LA TECHNIQUE VIVANTE VUE PAR Football MAGAZINE

L'ÉCRAN INUTILE

1

LE BUT EST OUVERT

Firmani (bras écartés) s'est heurté à l'opposition du gardien adverse et il a perdu le contrôle du ballon. Déjà on aperçoit (à droite) son coéquipier Angelillo qui démarre.

2

LE BALLON FUIT

Le gardien a tenté une intervention ultime et désespérée, il a même essayé de raccrocher le pied ou la jambe de Firmani. Mais celui-ci s'est élancé vers le ballon qui fuit et s'écarte du but. A droite Angelillo se rapproche.

3

FIRMANI FEINTE

Firmani a rejoint le ballon. Mais ayant vu accourir son ami Angelillo, il a déjà préparé l'écran ! Au lieu de se mettre en position de tir du gauche il tourne le dos au but et feinte une frappe du droit.

ON appelle « écran » en football, une combinaison tactique à deux joueurs qui s'effectue de la façon suivante : le joueur en possession du ballon va au-devant ou passe devant son partenaire lancé. Il lui laisse alors le ballon et poursuit sa course. Ce mouvement combiné a pour but de déséquilibrer le ou les défenseurs adverses. On lui a donné le nom d'écran parce que le joueur, premier possesseur du ballon tient un rôle... d'écran, en ce sens qu'il doit masquer son partenaire et cacher leurs intentions à l'adversaire.

L'écran s'effectue presque toujours au milieu du terrain, dans des travaux d'approche.

Le film que FOOTBALL-MAGAZINE vous présente ici décrit une phase de jeu peu banale où l'écran est utilisé... pour un tir au but ! L'action inattendue et pleine de rebondissements s'est déroulée au cours d'un match du championnat d'Italie : Inter-Spal. Elle a pour héros principaux les deux attaquants de l'Inter de Milan, l'Argentin Angelillo et l'Italo-Sud-Africain Firmani.

4

ANGELILLO TIRE

Et c'est Angelillo qui va tirer du pied gauche. Car Firmani n'a fait que simuler la frappe et est passé au-dessus du ballon. Il poursuit sa course pour emmener l'arrière adverse qui paraît d'ailleurs pris au piège.

5

LE POTEAU RENVOIE

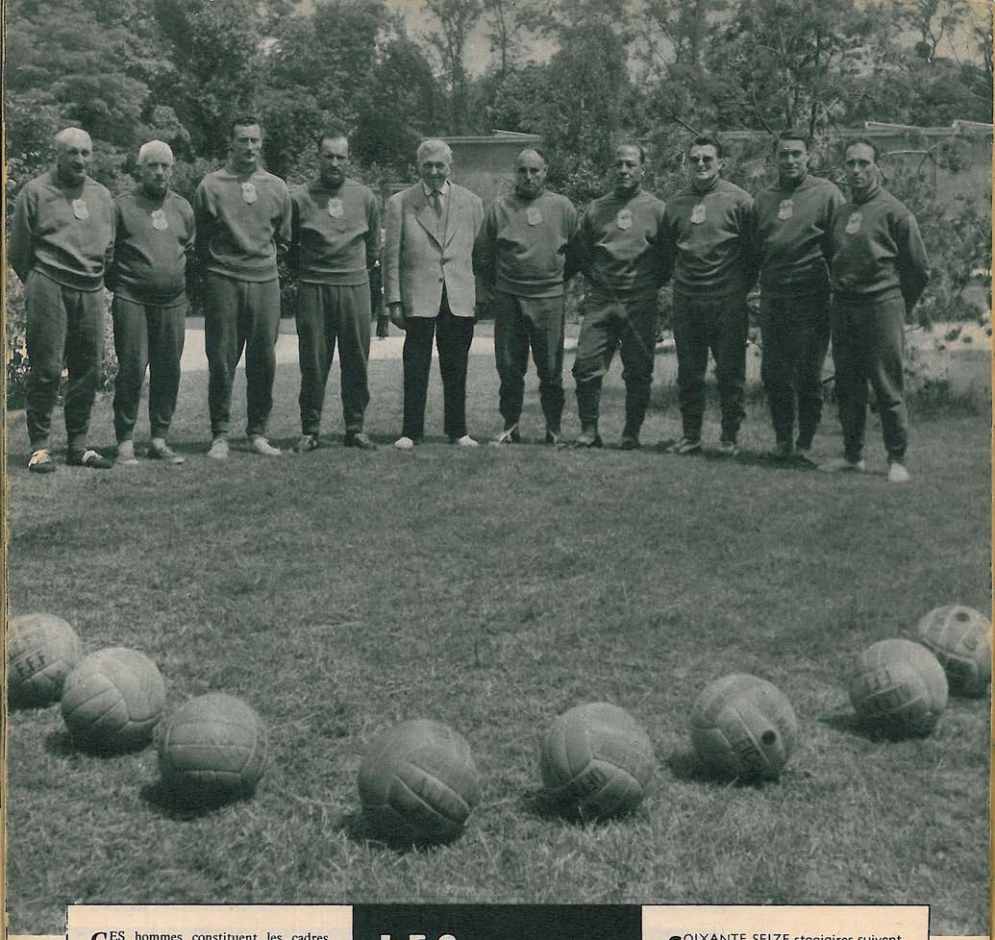
Nouveau coup de théâtre ! Le tir d'Angelillo a été repoussé par le montant droit du but. Firmani, à droite, ne le sait pas encore. Mais Angelillo, lui, crie sa déception, tout en prenant le ciel à témoin.

6

LE BUT EST FERMÉ

Angelillo et Firmani (à droite), emportés par leur élan, sont hors d'action. Leur combinaison a échoué. Et l'arrière gauche revenu en hâte avant son propre gardien, écarte le danger. L'écran n'a pas servi.

GIORNALFOTO



LES MAITRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

CES hommes constituent les cadres du stage national d'entraîneurs. Il s'agit — outre Robert Domergue, absent le jour de cette photo — de : Georges Boulogne (instructeur national, directeur du stage), Roger Kuster, Lucien Jasseron (Le Havre), Henri Guérin (Rennes), M. Achille Duchenne (président de la Commission technique), Lucien Troupel (Marseille), Kader Firoud (Nîmes), Pierre Flamion (Limoges), Maurice Blondel (Roubaix) et Joseph Mercier (Stade Français). Tous ces entraîneurs sont les chargés de cours de l'école française, qui a sorti une nouvelle promotion de techniciens.

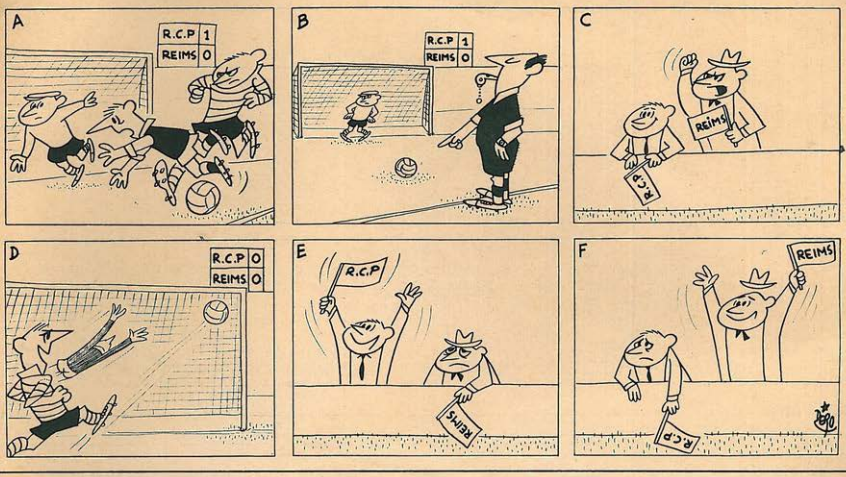
SOIXANTE-SEIZE stagiaires suivent, à l'Institut National des Sports, les cours 1960 ● Parmi eux, cinq Portugais, quatre Belges, quatre Tunisiens et un Haïtien ● Dix heures de travail par jour avec lever à 6 heures du matin ● L'ancien champion de France des 400 m haies Yves Cros dirige la préparation physique ● C'est le trentième stage national ● Le premier eut lieu au Stade Pershing en 1929 (deux ans d'interruption) ● Dernier major de promotion (1959) : René Vernier ● Parmi les stagiaires 1960 : Penverne, Wicart, Bravo, Di Loreto, Thuane, Antonov, Duval, Burda, Melchior.

(Photo Robert LEGROS)

Les jeux de FOOTBALL MAGAZINE

REMETTEZ DE L'ORDRE

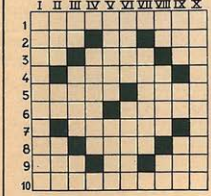
Ces six dessins de DERO sont pêle-mêle. Replacez-les dans leur ordre chronologique.



LE MATCH RECONSTITUÉ

Dessins dans l'ordre : D, E, A, C, B, F.

NOS MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT. — 1. Rapprochent Grenoble et le CAP. — 2. Surface de terrain ; dans un certain sens, sert à diviser ; Tokpa n'a pas poussé l'audace d'en ramener un de sa jungle. — 3. Article ; orchestre les offensives du Milan AC ; consonne double. — 4. Action de solidifier le jeu par le marquage. — 5. Atout offensif au pays de Vignal ; le footballeur le fit après s'être déchaussé. 6. Ce que fit Colonna à l'adresse de l'arbitre après le 4e but de Santos. Il personnifie la nouvelle école sedanaise. — 7. La Coupe d'Europe en est une source pour Reims. — 8. En matière de ; Cher britannique ; à la base du football professionnel. — 9. Doit être exclu du pied d'un footballeur ; dans Grillet ; ce Cannois n'est pas l'autre. — 10. Technicien franc-comtois.

VERTICALEMENT. — 1. Troyes comptera sur lui la saison prochaine. — 2. Celle de Reims est espérée la saison prochaine ; deux consonnes de marche ; possessif de bas en haut. — 3. Pronom; connait; note. — 4. Reims déplore qu'il préfère la gymnastique au football. — 5. Technicien chilien formé à l'école française ; anagramme : pour lui, la sixième se prépare. 6. Pas au cirque, mais naguère à Montpellier ; Opéra milanais aimé de Schiaffino. — 7. On savoure celui de la victoire. — 8. En Barlaguet ; au bout de Zacharias ; article. — 9. Ce gardien nantais a quelque chose de cavalier ; la fin pour Fossoud. — 10. Malgré son nom latin, il est blond comme un scandinave.

DEUX MOTS = UN JOUEUR

Nous vous proposons, avec deux mots, de composer le nom d'un joueur ou d'un entraîneur de Division I. Les lettres de ces mots doivent être, évidemment, rétablies dans leur ordre normal. Exemple : EAU + MAIN = AMANIEU (Toulouse).

Vous pouvez rendre ce petit jeu compétitif en le pratiquant avec un camarade : le chronomètre vous départagera.

Si vous parvenez à trouver les dix noms en moins de quatre minutes, vous pourrez considérer vos connaissances du football comme excellentes. En cinq minutes, vous serez encore dans une excellente moyenne. Mais s'il vous faut plus de six minutes, vous aurez besoin de revoir sérieusement la liste des équipes du championnat de France.

TAIN	+ PION	=	.....
CRI	+ MERE	=	.....
SOLO	+ MAIN	=	.....
CANAL	+ FRANCHISE	=	.....
CHERI	+ BAIN	=	.....
LEADER	+ RIDEE	=	.....
TUE	+ THE	=	.....
LUI	+ GLAS	=	.....
NANTIS	+ COTON	=	.....
NEON	+ FAIT	=	.....

QUI EST-CE ?

Cet homme aux cheveux blancs (qui est revenu sur un terrain à l'occasion d'un match international) a été l'un des plus grands gardiens européens. Il a joué la finale de la Coupe du Monde 1934. Il a aujourd'hui 56 ans.

QUI EST-CE ?

Le gardien tchécoslovaque finaliste de la Coupe du Monde 1934 contre l'Italie.

SOLUTIONS

MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. Dijon; Reims. — 2. Aire; Ile. — 3. Le; Bean; Stamm. — 4. Service. — 5. Chia; Ancra; Olca. — 6. Cha; Es; Dear; Or. — 9. Carl; Rl; Lui. — 10. Avelin.

Mots croisés

VERTICALEMENT. — 1. Dalla Dicoa. — 2. Ere; Aet (Aeal). — 3. Se; Sait; Mr; Sov. — 4. Erosion. — 5. Chilavert; Ro. — 6. Barrat; Alvera; Mr; Sov. — 7. Champagne. — 8. Ere; Soala. — 7. Nostre. — 8. Gb; Rim; Le. — 9. Eon; Rm; Oud. — 10. Santana.

DEUX MOTS UN JOUEUR

1. PANTONI (Reims) ; 2. MERCIER (Stade) ; 3. MANIOLOS (LYON) ; 4. LARRANEGUIHNA (Lens) ; 5. BIANCHERI (Monaco) ; 6. DELADERIETTE (R.C. Paris) ; 7. CONSTANTINO (Marseille) ; 8. GUILLAS (Bordeaux) ; 9. BONNEL (Nîmes) ; 10. FONTAINE (Reims).

QUI EST-CE ?

Le gardien tchécoslovaque finaliste de la Coupe du Monde 1934 contre l'Italie.

HERBERT, LEVALLOIS.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES
COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ
PORTO RÉAL
VABÉ
VIN DOUX NATUREL
ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football